

incertain regard

la revue

N°11 - novembre 2015

de la résistance au monde... à la confrontation à soi

Frédéric Cubas-Glaser - Cauchemar goyesque dit : Cauchemar à la barbe à tapir (04/14)



Martine Gouaux, Gérard Noiret, Patrick Souchon, Solène Hazouard, François Bon, Nora Chaouche, François Ibanez, Ariane Martenot, Patrick Fourets, Claudine Guillemain, Anne Houdry, Marie-France Le Cabellec, Ronda Lewis, Frédéric Cubas-Glaser, Hervé Martin, Jean-Paul Gavard-Perret, Georges Guillain, Nicole Hardouin, Cécile Guivarch, Valérie Canat de Chizy, Sabine Huynh, Isabelle Lévesque, Jasmine Viguiet, Laity Ndiaye, Jean Perguet

incertain regard

la revue

Revue numérique semestrielle

www.incertainregard.com

Comité de rédaction :

Catherine Champolion

Hugues Dorléans

Véronique Forensi

Patrick Fourets

Paulette Gastou

Jean-Paul Gavard-Perret

Martine Gouaux

Patrick Guillard

Claudine Guillemin

Cécile Guivarch

Solène Hazouard

Marie-France Le Cabellec

Ronda Lewis

Hervé Martin

Gérard Noiret

Patrick Ternant

Les auteurs peuvent faire parvenir leurs textes à l'adresse mail de la revue

contact@incertainregard.com

Le choix proposé doit contenir entre 1 et 10 textes, dans un seul fichier au format.doc, avec des marges verticales et horizontales de 3 cm, en Arial 11. Le titre de chaque texte sera souligné et suivi du nom de l'auteur. Le fichier devra également comporter une notice biographique de l'auteur n'excédant pas 3 lignes.

sommaire

EDITORIAL

Par Martine Gouaux et Gérard Noiret

AUTOUR DE PATRICK SOUCHON

Entretien avec Patrick Souchon, par Solène Hazouard

Article de François Bon sur *La chanson de Nell*

Passion de l'ignorance, extrait inédit, Patrick Souchon

MISCELLANÉES

Sélection de la rédaction

Terre habitée, Nora Chaouche

L'hiver à la porte d'or: Un ailleurs que je connais, François Ibanez

Chamade, Ariane Martenot

Hippocampe. Oublier : mode d'emploi ?, Laity Ndiaye

Contributions des « Chantiers d'écriture »

L'oiseau à tête orangée, gorge mauve et plumage jaune (extrait), Patrick Fourets

Tilleuls pensés. Prosopopée. Le bomus. Mon frère, Claudine Guillemain

Dans la rue. Cap Coz. La constance des pierres, Anne Houdry

La mer. Quand j'aurai coché toutes les cases, Marie-France Le Cabellec

L'aigle et le héron, Ronda Lewis

ENTRETIENS

Frédéric Cubas-Glaser, par Claudine Guillemain

Hervé Martin, par Solène Hazouard

CARTES BLANCHES

Carte blanche à Jean-Paul Gavard-Perret : Nicole Hardouin

Carte blanche à Cécile Guivarch : Valérie Canat de Chizy, Sabine Huynh,

Isabelle Lévesque, Jasmine Viguié

Carte blanche à Hervé Martin : Georges Guillain

PAGE 99, JOURNAL D'UN LECTEUR

Par Jean Perguet

NOTICES BIOGRAPHIQUES

éditorial

Par Martine Gouaux et Gérard Noiret

Dans une période où la poésie se porte mal et où recule l'exigence intellectuelle, il nous a semblé important de poursuivre le travail entrepris par *incertain regard* depuis des années, tout en y apportant d'autres énergies.

A côté de nouvelles rubriques et de nouvelles signatures, les lecteurs retrouveront donc des noms et un état d'esprit qu'ils connaissent déjà. Grâce à la Bibliothèque d'Achères et donc au soutien de la Municipalité de cette ville, chaque numéro comptera 2 rencontres - l'une avec un(e) auteur(e), l'autre avec un(e) plasticien(ne) - , des cartes blanches, des choix d'inédits (y compris audiovisuels), un journal de lecture et (très vite) des notes critiques.

N'oubliant pas que les membres du comité de rédaction sont tous issus d'un chantier d'écriture hebdomadaire qui existe depuis maintenant 4 ans, nous comptons rester fidèles à l'attention particulière aux écritures neuves qu'a toujours manifestée la revue.

Autour de Patrick Souchon

Un entretien avec Patrick Souchon

Par Solène Hazouard

Patrick Souchon est auteur et professionnel de l'éducation. Auparavant directeur d'établissements socio-culturels, enseignant, puis conseiller culturel à la Maison des Écrivains, il est aujourd'hui chargé de mission pour le livre et la lecture dans l'Académie de Versailles. Il a publié à ce jour trois romans : *Les jours chômés ne se comptent plus* (Acropole, 1983), *La traversée de l'Île d'Yeu* (La Table ronde, 1987) et *La chanson de Nell* (Grasset, 2009), autofiction dédiée à sa mère. La lecture de ses deux derniers romans et l'enregistrement d'une conversation menée il y a deux ans avec le poète Gérard Noiret et les lecteurs de la bibliothèque d'Achères m'ont incitée à en savoir plus sur cet écrivain à la fois touchant et discret.

Diriez-vous que le chant, ou la musique, se retrouvent dans le style de votre livre *La chanson de Nell* ?

La question centrale est celle du rythme, de l'organisation et de la place des mots dans la phrase, de l'attaque et de la chute, du mouvement que la phrase génère et des effets qu'elle produit. La phrase est un vecteur orienté, porteur de sens. Son mouvement développe une énergie ou une dynamique propre. Dans la perspective tracée par Henri Meschonnic, le poème « *traduit une forme de pensée en une forme de vie et une forme de vie en une forme de pensée* ». Je dirais la même chose de la phrase et des segments qui la composent. Faire passer du, ou un courant dans le langage produit de l'énergie, en cela l'écrivain est un fil conducteur qui transmet des intensités et des capacités de puissance. Le rythme étant à la base du chant et de la musique, c'est bien une voix que l'écriture cherche, porte, traduit, incarne.

Dans *La chanson de Nell* et *La traversée de l'Île d'Yeu*, vous optez pour une temporalité qui n'est pas linéaire. D'où vient ce choix ?

La langue a la propriété de se développer dans la durée, de même que la vie se perçoit dans le développement des jours selon un ordre censé être immuable à notre échelle, mais dont la science nous dit qu'il ne l'est pas. La durée est ce par quoi nous accédons à la réalité et à la conscience du temps. Mais qu'est-ce que la réalité, qu'est-ce que le réel ? Le temps est-il immobile ? Le monde offre différentes réalités dans lesquelles se croisent différents rapports au temps. De même, il y a différentes formes de vie : consciente, inconsciente... Le monde que nous percevons est fait de plusieurs à travers lesquels l'être cherche un sens. La non-linéarité est à l'image de notre psyché qui décompose et recompose le réel en cercles successifs formant une espèce de chaîne. C'est à travers cette chaîne invisible, immatérielle, que nous nous déplaçons comme à travers une succession de "mondes flottants".

Que signifie pour vous le passage du "je" au "il" dans la narration de ces deux ouvrages ?

Nous sommes faits de plusieurs et passons facilement d'un registre de l'énonciation à un autre. Nous vivons et nous nous voyons vivre. Dans *Soi-même comme un autre*, le philosophe Paul Ricoeur tente de refonder le soi dans son rapport avec l'altérité. Ne sommes-nous pas tous plus ou moins étrangers à nous-mêmes ? L'autofiction, dont ces deux livres relèvent, est la prise de conscience des potentialités de l'altérité en soi.

Qu'avez-vous écrit et publié pendant les 22 ans qui séparent vos deux derniers romans ?

Des articles et des ouvrages d'enseignement. Je me suis consacré à la littérature comme pratique dans l'enseignement secondaire et à l'université, en particulier dans le cadre de la formation continue des enseignants de lettres. Le seul livre dont je pourrais être fier : *La langue à l'œuvre*, publié aux Presses du réel. Ouvrage que je n'ai pas écrit mais dont j'ai assuré la conception et la coordination, dans lequel on trouve des textes d'universitaires comme Dominique Viart, d'écrivains qui resteront et qui tous sont convaincus qu'à travers les ateliers, une forme particulière de transmission peut avoir lieu. François Bon, Leslie Kaplan, Gérard Noiret, pour lesquels une autre répartition des savoirs et des savoir-faire est possible, un autre partage du sensible comme l'écrit Jacques Rancière dans *Le spectateur émancipé*. Un partage susceptible de mettre en œuvre « les capacités de sentir et de parler, de penser et d'agir qui n'appartiennent à aucune classe particulière, qui appartiennent à n'importe qui ».

Quel regard portez-vous sur les livres que vous avez publiés ?

Je suis convaincu que ces textes n'ont que très peu d'intérêt. Ils ne correspondent pas à l'attente ni à l'espoir qui me portaient à écrire. Compte tenu du fait qu'il faudrait cent cinquante mille ans à un lecteur expert ou chevronné pour venir à bout de l'ensemble des livres publiés à ce jour, et répertoriés à la Bibliothèque nationale de France, je conseille vivement à ceux qui souhaiteraient lire les livres dont je suis l'auteur d'éviter de perdre leur temps et de passer directement à Bon, Faulkner, Modiano, Proust, Pérec, Sarraute et les autres.

Votre mère joue un rôle particulier dans votre rapport à l'écriture : qu'a-t-elle pensé de vos deux premiers romans et qu'aurait-elle pensé selon vous de *La chanson de Nell* ?

Pour les deux premiers finalement, je n'en sais trop rien. Elle trouvait l'écriture originale, disait qu'elle n'avait lu ça nulle part, ce qui était à la fois positif et négatif, laissant entendre que, finalement, c'était un peu fou, un peu compliqué. Ce qui est sûr, c'est qu'elle aurait aimé les voir partout, en devanture des magasins, sur les listes des prix littéraires. Cet espoir insensé l'habitait. Attentive à la réception et à la critique, elle fut sans doute très déçue. *La chanson de Nell*, je pense qu'elle aurait adoré.

Quel sens donnez-vous à l'écriture ?

L'écriture nous permet de penser ce qui demeurerait impensé si on n'écrivait pas. Mais l'idéal du texte dont l'ombre se profile derrière chaque phrase, chaque paragraphe, qui nous pousse et nous retient, finalement nous épuise ; alors seulement on finit le match éreinté vite fait.

Quels sont vos projets ?

Finir *Passion de l'ignorance*, le roman dont la revue *incertain regard* me fait l'amitié de publier un extrait.



Frédéric Cubas-Glaser - Cauchemar goyesque - le syndrome Zelig (05/14)

Patrick Souchon | Nell Pierlain, écrivain
par François Bon, avec son aimable autorisation

Trouver sa propre écriture via celle qui en fit un métier

La littérature naît depuis toujours dans l'appel des morts. Quelquefois directement : les *Oraisons* de Bossuet les convoquent et les font surgir devant le lecteur, et Saint-Simon dresse ses vies à reculons, depuis l'instant où on apprend cette mort. Quand le deuil vous traverse, l'écriture ne compte pour rien. Et il y a plein de livres sur la complexité de ces passes. C'est ensuite, quand le deuil devient travail, que reviennent les rêves, et que la nuit les morts vous parlent. Alors on n'a pas le choix, que d'écrire. C'est ainsi qu'a surgi, chez ce type de 37 ans qui n'avait rien réussi jusqu'ici, *La Recherche du temps perdu*. Et on en a dans nos bibliothèques, de ces livres plus secrets, écrits sous un impératif, et qui témoignent d'une vie. Quand j'ai reçu, en cours de route, les premiers états du texte de Patrick Souchon, j'ai reconnu ce qui m'était arrivé il y a maintenant 8 ans, après le décès de mon père : ce que ça ouvre brutalement en soi-même de zones interdites, intouchées.

Dans le récit de Patrick Souchon, deux moments biographiques aux deux extrêmes d'une chaîne : un accident de voiture, où le père, prof d'histoire, soudain n'est plus. À l'autre extrême, la perte d'identité via Alzheimer (on se souvient il y a un an du beau travail d'Olivia Rosenthal). Au plus haut de ces passes extrêmes, il y a probablement *Lambeaux* de Charles Juliet : livres qui nous renforcent.

Mais ce qui dérange l'ordre du récit de deuil, c'est cet échange qui concerne l'écriture : ce n'est pas le premier travail d'écriture de Patrick Souchon, et ça aussi c'est une autre ligne de partage - responsable à l'action culturelle, littérature, ateliers d'écriture, formation des enseignants, dans une des plus grandes académies, le quotidien que nous partageons avec Patrick c'est que la littérature, poésie, roman noir, slam, c'est une transmission, une invention dont le livre est un outil, mais qui s'appréhende bien plus globalement. Mais s'appréhende dans l'exigence : ce que nous nommons culture, littérature, écriture.

C'est là où ce livre est unique : la jeune mère, après l'accident de voiture, devient écrivain. Elle prend un nom de combat, qu'elle forge d'après cette chanson de Fauré, *Nell*, que chantait le mort, Pierre, avec l'autre fils, Alain : Nell Pierlain. Et viendront des dizaines de ces romans populaires, parce qu'il n'y a pas le choix, parce qu'il y a les enfants à élever.

Le pathos ce n'est pas le genre maison : la question, c'est qu'est-ce qu'il reste. Et, de ce qui nous attache à la littérature, qu'est-ce qui ici se joue, ou ne se joue pas mais nous enseigne ? Et, dans ce qu'on forge soi en reprenant la *main*, en écrivant ce que fut Nell Pierlain, qu'accomplit-on qui vous porte vous-même à l'écriture ?

J'avais sur l'écran de mon ordi ces premiers fragments de récit en septembre, dans le train pour une lecture à Chaumont, à l'invitation de Georges-Olivier Chateaufort, lui aussi plusieurs fois invité par Patrick sur le terrain où se bat, au quotidien, dans l'éducation nationale et on en parle. Après, ce fut leur histoire, G-O est éditeur chez Grasset, le livre arrive au terme de son voyage. Pour Patrick, je ne sais pas de quoi, après un tel livre, on peut hériter pour soi-même. Mais cette figure-là, de l'écriture, je ne sais pas qu'elle ait précédemment été dite.

François Bon © Tiers Livre Éditeur, tous droits réservés
1^{ère} mise en ligne 19 mars 2009 et dernière modification le 19 avril 2009

Passion de l'ignorance

Roman, extrait inédit

Patrick Souchon

...chaque fois que je convaincs quelqu'un d'ignorance, il s'imagine que je sais tout sur ce qu'il ignore.

Platon - *Apologie de Socrate*

Mais la perte de la permanence et de la solidité du monde - qui, politiquement, est identique à la perte de l'autorité - n'entraîne pas nécessairement, la perte de la capacité humaine de construire, préserver et prendre à cœur un monde qui puisse nous survivre et demeurer un lieu vivable pour ceux qui viennent après nous.

Hanna Arendt - *Crise de la culture*

1

Sur le boulevard, pas un banc où s'asseoir, pas un kiosque, les genoux fléchissent, les efforts fournis ne permettent plus de maintenir les jambes droites. La partie inférieure du corps bascule et part en vrille. Elle glisse. Inutile d'espérer faire un pas de plus au milieu de la foule. Elle titube. Au loin la côte, les péniches du débarquement ; plus près la file des voitures, le cortège des majorettes comme arrêté, et plus près encore les curieux, le chef de la batterie-fanfare, chemise noire ouverte sur trois boutons, photographié alors qu'il lance en l'air la canne à pommeau d'or qui compose là-haut, à cinq mètres au-dessus du sol, une figure aveuglante, vu le soleil.

Marie a reçu un mauvais coup. Quelques instants plus tôt, un autochtone à casquette auréolé de la déesse Niké, un jeune répondant au nom de Kévin a sorti de sa poche un objet tranchant, frappé à l'aveugle, quelque part dans l'aine. Le gamin a disparu. Souvenirs de ses pas caoutchouc sur le trottoir, félin en fuite qui esquive et dribble. Ce que les oreilles ramassent alors au gré des échanges sur le trottoir, propos de circonstances : on ne parle que de Calais, mais ici au Havre c'est pire. Comment voulez-vous, tant d'étrangers sur les routes et les plages, tant de gens poussés hors du monde par la guerre et la faim.

Les passants stupéfaits auxquels Marie s'adresse - help, I am going to die - curieuses grimaces sur tapisseries anglo-normandes. Touristes vus de profil, jeunes gens, jeunes filles, gros Bibendum en shorts venus dans la station prendre l'air, assister aux commémorations. Les cérémonies : un spectacle, une attraction. Enfants revenant de la plage avec pelles et bouées ; tous contemplent silencieusement le mannequin qui danse.

Toute chose en un jour s'abaisse et se relève - de quel aveuglement a-t-elle été victime ? Ô mes parents d'hier et d'outre-tombe tant de fois invoqués, ce n'est pas un migrant, mais un petit blondinet, natif de Rouen, qui m'est tombé dessus en me prenant pour cible. Arrivée au terme d'un épuisant faux plat – un bureau au siège du consortium, une carrière assurée dans la formation des courtiers, l'assurance de revenus confortables – elle avait fini par céder, elle était allée chercher l'inspiration au sommet des falaises, parmi les marguerites et les coquelicots, non loin des anciennes casemates allemandes. Du cimetière où elle s'était rendue la veille, on peut admirer les stèles et les mausolées érigés par les anciens en souvenir de ceux qui ont débarqué, ont lutté, se sont battus. Face au vide, le tapis d'herbe tendre annonçant le précipice, on pense à ceux qui ont souffert, ont pris position, à l'ombre des forêts, le long des valleuses et des rivières.

Tout ce qu'on laisse derrière soi quand le sol se dérobe, quand le grand large vous emporte – objets, détails auxquels on s'accroche en ayant le sentiment que, quoiqu'on fasse, fini, terminé, plus rien à faire d'autre qu'attendre, voir revenir les jolies tasses bleues, souvenirs, bonheur du jour auquel il manque un pied, méridienne ramenée de chine, gravures anciennes retrouvées pliées dans un vieux livre de messe. Qu'est-ce qu'une vie si ce n'est un ensemble d'images sous vitrine, grenier dans lequel circulent les véhicules hippomobiles, les poupées anciennes, les poètes qu'on a aimés, leur machine, ces grands mystiques du verbe avec lesquels on s'élève, on s'élève, tout devient possible – grandes roues, nacelles qui montent et tournent dans le ciel avec les oiseaux. Les oiseaux partout, par centaines. Dans les arbres, sur les toits, les fils télégraphiques, pense Marie, j'aime leurs cris leurs ailes, j'en retiens un parmi les plus vieux, bolide fendant dans l'air, et encore aurait-elle pu en retenir d'autres pendant sa chute, Jean de la Croix ou François planant au-dessus des falaises du pays de Caux, pas du Bartas, mais un certain Rumi, grand poète Persan, ami des derviches, dont des extraits reviennent, semblent vouloir se frayer un chemin hors de ses lèvres, glisser hors de sa bouche, aller au-devant de la foule, alors que son corps heurte une première fois le trottoir, semble rouler, rebondir telle une balle avant de s'immobiliser – suis-je déjà dans les limbes, une vapeur opaque et tiède sortant de mes narines.

Maintenant un jour d'été quelque part en Essonne, la belle *Acionna*, robe blanche, légère. Contrairement à d'autres séquences anticipées dans l'effroi, elle n'est pas surprise de se retrouver sur scène, invitée à comparaître à l'occasion d'une fête de quartier. Pas surprise ni embarrassée par le trac en se voyant, en s'imaginant debout sur une estrade, occupée à lire à haute et intelligible voix des textes anciens hérités de la tradition. Associations, jeunes chômeurs en fin de droit rassemblés place de la République. Femmes venues du Maghreb et d'Afrique, dont elle s'occupe, puisque demain, une fois rétablie, rentrée chez elle, tel sera son ministère, d'où elle tirera l'essentiel de ses revenus ; cours d'alphabétisation, ateliers de lecture et d'écriture pour personnes en difficulté : « toute chose, tout être est une outre emplie de merveilles. Sois connaisseur, goûte avec délicatesse » se dit-elle alors que sa joue gauche, proche des déjections canines, épouse le grain du trottoir.

Une voix sourde mêlée au fracas de la mer : les secours arrivent, calmez-vous, *ne bougez pas*. Au sol, sans avoir réussi à trouver position favorable susceptible d'atténuer la douleur : rien compris au mystère dans les lettres, pas eu le temps de lire les livres de sagesse, manque d'application et de persévérance. Hier encore, à peine sortie de la voiture, en tenue légère, elle allait sur les tombes, regardait les jeunes gens entamer une partie de badminton sur la plage, une partie de volley-ball, une partie de handball, achetait de la crème malgré le temps couvert, une bouteille d'eau minérale, abandonnait ses bagages Villa Vidor en ayant le sentiment que les vacances, les grandes, commençaient.

L'espoir tranché par la lame pour finir le lendemain à demi inconsciente sur le trottoir, le corps agité de frissons musculaires : bonheur de voir les mouettes planer, se mouvoir librement dans le ciel alors qu'un filet rouge s'échappe du nez, forme tache noire sur le macadam, océan qui grandit, prend formes diverses, découpe des îles autour d'un quartz positionné là par hasard, à quelques centimètres du front large et haut. Pierre transparente qu'on ne rencontre pas habituellement sur la Hève ni ailleurs sur la côte, de Trouville à Etretat - apportée là par camion parmi d'autres gravats servant de remblais à l'occasion de travaux de réfection de la digue Nord sans doute.

Derrière la foule colorée. Derrière le cordon de sécurité on distingue, parmi les uniformes, la blouse blanche d'un infirmier, lequel, en plan rapproché, un genou à terre, semble vouloir faire glisser un matelas gonflable ou une civière sous le corps de la victime. Après avoir enchaîné une série de gestes professionnels, manipulation délicate relevant d'un protocole mûrement réfléchi, la pierre – un quartz rose aux angles émoussés – se retrouve par hasard sur le ventre de la jeune femme. Sous l'effet de la respiration ventrale, l'objet monte puis descend, entraîné par les spasmes jusqu'aux plis du nombril. La robe tachée laisse apparaître le haut des cuisses. L'infirmier paraît indifférent à la vue de ce corps de femme ainsi offert, disponible : chose inerte qu'on examine, soupèse, manipule.

L'infirmier ressemble à une star des années 60, cheveux blonds coiffés en brosse, petits yeux plissés, le dernier homme qu'il me sera donné d'observer de près, se dit Marie. Un type fait de plusieurs, chimère cristallisant les canons du baby-boom, époque dont le défilé de photos tant de fois reproduites dans *Match*, *Salut les copains* ou *France-Dimanche*, fait diversion, convoque l'image d'une sorte de liane, une femme qui, dans le semi-coma où Marie se trouve, ressemble étrangement à sa mère enveloppant la silhouette de son père devant l'entrée d'un camp militaire en Allemagne. L'image du couple disparaît quand l'infirmier demande à Marie de localiser les points sensibles au toucher.

Le portable vibre, elle réussit à rapprocher le boîtier de son champ de vision, la main s'en empare, à geste automatique réponse automatique : l'écran s'allume, toutes sortes d'icônes se positionnent au hasard ou selon un ordre mystérieux sur la page, en fond d'écran, le tableau de Monet – terrasse au bord de l'eau – à travers lequel un visage, dans le flou, apparaît. Marie est la petite fille sur la droite enveloppée dans les jupes de sa mère. Erec pour ne pas le nommer occupe soudain tout l'écran. Erec envoie des baisers à celle qu'il appelle « la belle *Acionna* ». Rasé de près, les cheveux courts. Quelque chose a changé dans ses manières. Des traits reposés, une ample chemise blanche lui donne des allures de jeune hobereau partant pour la chasse. Il a fallu du temps pour que Marie le reconnaisse, depuis le moment où elle a dit allô, allô, jusqu'à ce que l'image apparaisse dans le téléphone en produisant ces mouvements syncopés qui jettent le doute sur l'identité de l'interlocuteur, du temps pour réaliser que c'était lui, Erec, son fiancé, le bel endormi, Erec qui appelait comme pour la rappeler à la vie, sur Skype, avant qu'il ne soit trop tard. Tu as arrêté de fumer. Je n'ai pas lu Bella. Je voudrais rentrer chez toi dormir.

L'infirmier craint qu'elle ne perde l'usage de la parole, le sens du toucher, le goût des randonnées pédestres en montagne avec les guides de l'UCPA, la pratique de la guitare, Fernando Sor, les voitures américaines dans lesquelles on s'endort, les épisodes de Zorro sur la trois. L'infirmier lui montre sa main, paume large parcourue de veines sinueuses qu'il manipule, fait parler comme une marionnette - vous n'allez pas nous quitter pour une simple égratignure. Maintenant, l'infirmier reconforte la patiente, tapote sa joue, plaisante. Répétez après moi : un, deux, trois, quatre, cinq, jusqu'à dix, puis il recommence, lui demande de bouger le pouce, le majeur et l'annulaire. L'émotion ressentie à la vue de cet homme penché au-dessus d'elle : une vague prête à déferler tandis qu'elle compte, obéissante et docile.

Marie répète plusieurs fois allô, cherche à rétablir la communication, à comprendre ce que son fiancé, resté en Ile-de-France, lui demande - Kévin, qui est-ce ? Un type un peu barge que je croise sur le boulevard lors du défilé des vétérans américains venus en France pour les commémorations. Une grimace à laquelle j'ai voulu répondre. Ce coup reçu dans l'aine c'est moi qui l'ai donné. Et chaque fois qu'elle entend dans l'aine, les images de la Première Guerre mondiale reviennent avec les soldats qu'on ampute, les tranchées qui se referment sur les cadavres aban-

donnés dans la boue. Inimaginables sont les conséquences des guerres et leurs développements. Elle tente de reprendre souffle, mais semble incapable d'ouvrir la bouche sans ressentir une gêne dans la poitrine faisant alterner les phases de conscience et d'inconscience. Erec, exaspéré, s'armant de patience et débitant ses phrases à la hache : Neiman, la 4L, combien de kilomètres avant le tunnel de Saint-Cloud, vas-tu passer par le funérarium, veux-tu qu'on se retrouve au chevet d'Henrik avant de rentrer à la maison. Et elle bouche ouverte, victime d'un sort, toujours à Sainte-Adresse, très affaiblie.

Erec comme fou au téléphone. Il ne mesure pas la gravité de la blessure de sa compagne. Habitué à ce qu'elle dramatise, il persiste à croire à une machination, hostile aux projets qui ont secrètement nourri les différends du couple ces derniers mois : tu le regretteras ce voyage décidé seul, pourquoi tenir secret les résultats du test, abandonner un salaire confortable alors même que tu te voyais *tomber enceinte, tomber enceinte*. De retour du bureau, week-end compris, tu ne parles que de courbe de croissance, de personnels aux abois entre les traites impayées et les demandes de résultats.

Bruit de deux bombardiers en rase-motte au-dessus de la plage. Très vite Marie se redresse, veut répondre et justifier les décisions prises, son départ – aspiration au changement, soudaine prise de conscience. Elle cherche à prendre appui sur la rampe en inox tandis que la civière glisse sur ses rails, pénètre à l'intérieur de l'ambulance : monde aseptisé, boîte en aluminium, silence.

Dans sa tête, les fiches de postes consultées avant de partir : région parisienne, direction régionale de la jeunesse et des sports (DRJS), recherche un directeur, personnel de catégorie A, une directrice d'établissement socioculturel, prière d'adresser un projet à Monsieur le Maire adjoint en charge des affaires sociales, pôle vie locale, prière d'adresser votre candidature à Monsieur le Président de la communauté d'agglomération. La chance consiste à aller vers son risque, ce pour quoi elle se porte candidate à la direction du Centre social des Planètes, son nom figure sur la short-list, elle recevra bientôt une convocation pour un entretien d'embauche, elle devra répondre aux questions que les membres du jury ne manqueront pas de lui poser. Le projet vise l'égal accès de tous aux savoirs et à la culture dans une logique d'émancipation intellectuelle et sociale. Difficile de concilier la maternité avec une activité aussi prenante, mais ça ira – aucun doute sur sa grossesse, aucun doute sur ses capacités. Une fois rétablie, l'agression ne sera plus qu'un mauvais souvenir. Plus tard on pourra lire sur Wiki, Marie O'Connor, née à Paris en 1974 vit en banlieue où elle travaille comme éducatrice.

Le tensiomètre et le masque à oxygène, les sangles, le drap vert en viscose, une quantité impressionnante de lingettes aussitôt rouges sur la plaie, elle ne perd pas espoir pour autant, se trouve de bonnes raisons de croire en l'avenir, d'éprouver l'envie de chanter demain *la vie va commencer*, titre en or pour son projet : changer de place, changer de vie, suivre les cours du Collège de France, lire sur la côte, lire en bord de Seine, déchiffrer les signes et les songes. Quarante pour cent des habitants de la cité a aujourd'hui moins de vingt ans. Avec la détérioration des quartiers, la montée du chômage et de l'illettrisme, l'augmentation des trafics, la cité est classée « grande cause régionale ». Réveille-toi, Erec. Les barons n'ont qu'à bien se tenir. Va sur le site et consulte les délibérations du conseil, arrête de dire que je n'ai aucune chance d'obtenir ce poste, la nomination de Limors invalidée, une place se libère. Là où nous allons, que confrontation ait lieu avec les donneurs d'ordre, entends-tu l'éternel refrain, les vois-tu entrer dans la ronde : c'est un fait, on ne peut pas, il y a les riches et les pauvres, les forts et les faibles, on ne peut pas accueillir toute la misère du monde.

Au démarrage, premier coup d'accélérateur : montée aux extrêmes dans le champ de l'hyper concurrence, manque d'air, jamais étudié la littérature et la philosophie, manque d'espace, tout me fait peur - que m'est-il arrivé, pourquoi me précipiter sur cette lame ? En ville, dehors, la fête bat son plein. Quelle faute, quel crime la belle *Acionna* a-t-elle commis. Parvenue au terme du voyage, elle tâtonne le drap, récupère le film : l'arrivée à Sainte-Adresse, la Villa Vidor, Henrik, la laisse ; la liste est longue jusqu'à ce coup, porté par Kévin, sous lequel elle est tombée.

Qui sont les prescripteurs, les donneurs d'ordre. Comment vivre sous la dictée. La raison du plus fort est-elle toujours la meilleure. Kévin a ouvert une brèche dans le récitatif global : que le conflit éclate, que confrontation ait lieu avec ceux qui, empêchés ou exclus de l'intérieur ne veulent rien savoir. Enfin l'ambulance prend de la vitesse, Marie ressent à peine les cahots de la route, elle glisse et suit une ligne horizontale blanche et lisse sur l'écran de contrôle, c'est la fin, mais après, qu'y-a-t-il ? murmure-t-elle à l'invisible qui conduit. Elle lève une dernière fois les yeux au ciel et perd connaissance.

2

A force de travail, Marie avait fini par céder. Elle était allée prendre l'air sur la côte normande. Un coin tranquille favorable au repos. Vieille station un peu à l'écart d'où elle espérait, avec le recul, les cabines et les parasols, faire le point, envisager l'avenir, d'éventuels réajustements professionnels, changement d'itinéraire, dix ans dans le privé avaient eu raison de sa patience, il était temps d'entamer une reconversion. Parmi les milliers de textos envoyés de par le monde, le 6 juin 2014, jour de l'agression, deux d'entre eux lui étaient destinés qui allaient déplacer ses repères et brouiller les vues.

Le matin du 6, de retour de promenade, les SMS reçus sur la plage aux environs de dix heures dans une langue descriptive et clinique portent un coup fatal à l'idée somme toute assez banale qu'elle se fait des vacances. Adieu douceur, tranquillité. Un agent de l'assistance publique dissimulé derrière un écran vient de lui écrire à propos d'Henrik, le second mari de sa mère auprès duquel elle a grandi. Les battements de son cœur s'accélèrent. Prise au piège des mots qui se présentent en désordre sous ses yeux, elle transpire, pieds nus sur le sable, les numéros affichés ne figurent pas dans ses contacts, elle ne cherche pas à les identifier ni à en savoir davantage par crainte de se retrouver à nouveau hors cadre ou hors jeu. Encore fragile, sujette à des rhinites saisonnières, allergies cutanées endiguées grâce à l'homéopathie et à toute sorte de crèmes dotées d'un fort indice de protection, parfaitement adaptées aux peaux claires, elle était venue de Paris la veille pour *Lire à la plage*, une opération organisée par la municipalité avec le concours du Crédit maritime. Le site de la Ville assurait la promotion de la lecture à grand renfort de bleu accompagné de slogans plus ou moins séduisants : dégustez le roman face à la mer, prenez le temps de le savourer en croquant une pomme, laissez-vous porter par le mouvement des vagues.



Frédéric Cubas-Glaser - *Cauchemar goyesque (03/14)*

Sélection de la rédaction

Fragments

Terre habitée

Nora Chaouche

Séparer la pensée de la perception sépare les êtres

La valise en carton située au dessus de Taos ne cessait d'aller et venir d'un bout à l'autre de l'étagère en bois. Elle laissait des échos sur le rythme que les femmes obtiennent lorsqu'elles cardent et passent la laine. Des échos qui extraient de la terre la matière des grottes et qui la courbent dans la conscience.

Lorsque Taos a commencé à lever la vie, sa mère et ses tantes ont levé le métier à tisser, z'ta, en le nouant de paroles sacralisant la naissance.

Maintenant que la fleur de l'amandier est traversée par les lumières du soleil

l'arbre chante les bleus du ciel

les femmes accroupies arrachent les blés en triant les bons grains de l'ivraie

Maintenant que la fleur de l'amandier est prise par les orangers de l'horizon
la brebis flaire les herbes encore couvertes de rosée

les hommes dans leur burnous cherchent le chemin qui permet de rapprocher les hameaux de leurs ancêtres

Alors que les amandes touchent la terre humide
dos courbé

les femmes tendent leurs doigts pour les ramasser

La femme aux yeux bleu-gris lisait un livre qu'elle venait de sortir de son panier.

L'image sur la couverture faisait rêver Taos. Les couleurs circulaient entre elles comme celles qu'elle avait choisies à chaque printemps pour faire chanter la chaux sur les murs de la maison. Avec le rouge, le jaune et le noir elle avait entouré les niches de la cuisine en y laissant des motifs que sa mémoire délivrait sur ses phalanges sans effort.

Quand les rayons de lune inondaient la cour, les pigments extraits des fleurs de la colline ouvraient leurs senteurs qui mettaient en mouvement l'espace.

Dès l'aube la fraîcheur bousculait jusqu'à la chambre les légers parfums floraux mêlés à ceux de la cendre qui venait du kanoun et mêlé aussi à celui du café turc. Un sentiment de liberté et de grandeur sortait alors Taos de son sommeil. Elle se précipitait pieds nus vers la fenêtre à la rencontre des lumières de l'aube qu'elle trouvait chaque jour différentes mais qui la comblaient toujours avec le même émerveillement. Les différences qu'elle percevait tombaient au plus profond de sa mémoire comme une cascade qui rejoint la source. Elle contemplait le ciel puis le lointain jusqu'à entendre les échos venant des nids pour les identifier. Et la montagne retrouvait sa place comme sa respiration entrant dans les souffles du monde.

Dans l'espace montaient des chants de femmes qui étaient déjà à la fontaine.

Des chants comme une prière :

*Terre d'aïeux, épouse de nos sueurs et qui subit notre sang
Comment nos enfants pourront-ils mettre sur leur langue ton odeur ?
Imaginer ton visage ?*

*Comme l'horizon au miroir du passé ?
La lueur de l'étrange que Djurdjura cache dans ta main
Celle qui lie le passage de nos ancêtres
à ce que les contours de l'olivier peuvent dévoiler
Terre d'aïeux !
Offre ton sein à tous ceux qui te défendent
sans privilège
Offre-le !
Ou...
L'exil, comme l'arbre arraché..*

Puits du silence et effluves des figes.

Une atmosphère qui avait couvert l'événement demeurant dans la crainte des femmes. Plusieurs fois les doigts piétinés sur la terre battue par les militaires qui avaient détruit et renversé les tablettes de Saints. Mais aussi les amphores, corbeilles, bijoux ancestraux.

Avant d'entrer dans la cour, ils avaient brisé les messages et les plaintes gravés sur les lin-teaux que nul étranger ne pouvait faire parler. Taos avait caché la pierre que sa mère gardait dans son corsage mais que l'homme avait arraché malgré les déjections animales dont elle s'était enduit le corps comme le faisaient toutes les femmes du village avant l'arrivée de l'armée.

La femme aux yeux bleu-gris tourna la page.
Taos soupira.
Leurs regards ne s'étaient pas encore croisés.

Tahir effleura la main de Taos comme pour toucher le manque dans la naissance.

Naissance à inventer avec une ouverture sur l'occupant. Il effleura sa main dans le désir de remplacer l'attention de sa mère.

Effarée, Taos refusa le geste, en retirant furtivement ses doigts du bord de son genou. Elle chercha le regard de la femme aux yeux bleu-gris. En vain. Ses paupières le couvraient au-dessus du livre.

Alors elle observa ses doigts tourner les pages comme si elle passait les fils dans le métier à tisser. Elle répéta en elle, que son enfant pourra lire et comprendre les âmes dans les tissages. Il pourra désirer ailleurs en même temps que ce qui est lui. Elle répéta en elle que l'enfant grandira du langage alors que la blessure est encore entière.

La cicatrice au-dessus de la commissure de ses lèvres prenait une ombre qui couvre du regard. Elle enfermait les gémissements que l'obscurité avait sortis de la douleur.

L'homme qui avait arraché le corsage de sa mère avait giflé Taos du revers de sa main, la chevalière sur l'annulaire meurtrissant le visage. Ensuite il lui a fait manger le sol jusqu'à... et la nuit. La culpabilité avait envahi son corps et plus encore l'utérus.

Affligé, Tahir regarda vers la porte de la cabine. Les silences dans les regards de sa femme soulevaient les fonds qu'il essayait d'abandonner depuis son départ.

Entre les différentes strates il comprenait la profondeur de la chute. Et il en connaissait les matières. Son allure d'ouvrier ne laissait rien voir de sa lucidité ni de sa présence aux détails du

monde. Ses mains calleuses avaient porté, alors qu'il n'était qu'un enfant, la dépouille de son ami. Depuis ce jour, le désespoir coule en brûlant son cœur et en figeant sa mémoire dans le noir. Et le moindre vacarme des hommes ne cesse de diminuer son humanité en la rendant explosive. Que des années de réunions entre eux aient épuisé les mots et les regards soutenus par les clairs de lune, avec l'espoir de trouver une issue pacifique, ces années étaient celles où il avait découvert l'homme qu'était son père. Il n'était plus seulement un berger ou un chef de famille. Mais un être de la vie en qui la conscience de la liberté et la teneur que porte le nom qui désigne son peuple étaient mûrs depuis la naissance de sa langue. Lié à la fois aux vivants et aux morts, pour lui, le temps était une question d'espace allié aux masses des silences qui fait apparaître les contours des montagnes.

Un espace qui ne peut venir d'une lumière injuste.

En quittant son pays, Tahir désirait quitter son père replié par la *djèdjène* et l'obscurité. Ses yeux d'enfants, petits pour tout ce qu'il avait vu, étaient noirs. Le ciel et la lumière confisqués durant plusieurs saisons, il ne voyait que la poussière entre ses orteils.

Dès que les hommes en treillis et les véhicules à quatre roues approchaient de la *mechta*, il se laissait tomber sur les genoux. Des douleurs à ces endroits fossilisent encore les courants de la période. Surtout la nuit, au moment où la lune en boule fait passer des lueurs de paroles qu'il n'arrive pas à trouver dans les mots ni dans les plaintes de sa mère. Et pourtant depuis les premières fissures, la meule entre les cuisses, les femmes du pays travaillent à la langue. Dans le giron, Tahir avait longtemps bu les larmes de chacun des chants que sa mère sortait de son cœur pour le donner à celui de l'homme. Les coupures et les brûlures nourrissaient la chair des mots qui du crépuscule à la disparition de la lune respirait au dessus du *kanoun*. Les cendres prises par le zéphyr ont collé au Djurdjura les coulées d'eaux fortes du chaudron. Et sa mère, les jambes orientées vers ce massif, tenait le tatouage du front pour dire la surdité sous le vol des grives.

*Mon cœur comme le tien oh l'homme ! Bat
avec la même force qui pousse les rivières de la région
Ton burnous que mes doigts connaissent
depuis le métier à tisser jusqu'aux bords de notre fontaine
cache les tourments de mon âme que l'électricité dans tes os a fabriqués*

À nouveau Tahir essaya d'effleurer la main de Taos. Des sanglots. Elle était comme déchirée. Elle a laissé sa mère, sa sœur Dihya, rires et partage des gestes qui rythment les journées, silences, espace, odeurs qui lui sont si chères. Et la grotte où les liens entre les mots tissés, le *kanoun* sur lequel danse de l'ogresse et du dieu des pluies. Elle a laissé la respiration corps dans la brume, regards des chèvres et bras autour de l'olivier. La plante des pieds au contact de la terre où les empreintes des saisons poussent son souffle sur l'écorce de l'arbre nouveau. Et le cordon ombilical sur la racine réservoir de l'espace et des cris à l'origine du temps des femmes. Elle a laissé des chemins sur lesquels sont tombées olives, amphore au goût de l'eau, figes ouvertes aux rais de lumière qui sans nuages traversent la vallée. À Dihya, ses foutas longues histoires du jour et bracelets de chevilles. À Dihya les passages jusqu'à la maison sacrée, les écritures sous les nattes aux bougies. À sa mère repas qui ouvre la porte de l'année, nourrit les êtres visibles, *djunn*s, dans les coins oubliés la semoule gonflée de chaleur, jarres couleurs aux courbes de l'horizon, corbeilles, nichés senteurs et craquements des feuilles de palmier. À sa mère, dans la malle, repliés, tapis de laine vierge noués des secrets et soupirs de l'union.

À sa mère, des silences en culture.

François Ibanez

L'hiver à la porte d'or

L'hiver
Ce parc froid
Nos manteaux

Partagent le temps
Le vent

Cette pluie
Déjà comme un souvenir

Un ailleurs que je connais

Les cimes au loin
De blancheur et de froid
Caressent un ciel de marbre
Je me vois
L'air pur
Le bois brun de cette bergerie
Je traverse en silence
Un lieu ailleurs
Que je connais pourtant
Un souvenir
Un rêve
Une idée
Un souffle ailé
Qui vient m'étreindre
Quand je suis éveillé

CHAMADE

Ariane Martenot

Maman a dit « *je reviens* » et elle a refermé la portière de la voiture. L'endroit où il ne faut pas mettre les doigts, le mécanisme, l'emboîtement mâle-femelle, là où se niche la "sécurité enfant", a claqué avec un bruit sec. C'était le même regard, lorsque maman ferme la maison : vérifier que chaque chose est à sa place avant de verrouiller la porte derrière soi. Le bruit de la portière a clos l'habitable, a cloué l'enfant sur son siège ; elle a la sensation que la voiture a été ébranlée par le choc.

La petite fille ne sait pas lire l'heure sur le tableau de bord, il faut regarder l'avancée du soleil sur le capot. C'est comme à la maison, pour pas réveiller les parents trop tôt : quand le soleil atteint le rebord de la fenêtre, elle peut se risquer à entrer dans leur chambre sans se faire gronder. Il paraît que ce n'est pas le soleil qui bouge mais la terre. Lorsque son père lui a annoncé ce qu'il présentait comme une importante révélation - les yeux brillants devant la flamme de la bougie, un citron dans une main, une orange dans l'autre - elle n'a pas été impressionnée par les révolutions de notre système solaire, elle sait déjà que tout bouge, elle connaît le perpétuel mouvement qui nous agite, la mouvance de la vie ne l'intrigue pas, c'est un fait acquis et les adultes, à vouloir toujours donner une place à chaque chose, ont de bien étranges manies. La petite fille reste un moment, le pouce dans la bouche, à rêver aux draps chauds et odorants du lit de ses parents. Comme elle en a l'habitude, lorsqu'elle réussit à se glisser entre leurs deux corps, elle s'endort.

Au réveil, le soleil est sur les essuie-glaces, c'est très longtemps après décide-t-elle. Elle se redresse, s'étire, elle a un bras plein de fourmis. Il faut le bouger avec précaution, fermer le poing, l'ouvrir, plier le coude. Elle reste un moment à regarder les veines bleues qui font des chemins à l'intérieur de son bras pour transporter la nourriture que le cœur envoie partout dans son corps, elle cherche son pouls comme son père le lui a appris - en appliquant son doigt elle presse les veines, cherche en vain la pulsation de vie sans s'en étonner - ça fait passer beaucoup de temps mais le soleil ne quitte toujours pas les essuie-glace et elle a envie de faire pipi.

« *Salut le bébé* ». Le visage d'un enfant à la portière, collé à la vitre « *Salut le bébé* » répète-t-il. La petite fille a eu le temps de voir la tignasse brune, de croiser les yeux noirs qui cherchent le contact. « *Je ne suis pas un bébé* » pense-t-elle.

Avec satisfaction, elle enregistre que son cœur bat la chamade, pourtant elle ne répond pas aux grimaces, aux petits coups portés sur la vitre, à la hauteur de son visage. Elle meurt d'envie de sourire à ce garçon pour lequel elle n'est pas invisible mais elle ne parvient pas à se manifester. La petite fille est loyale : la portière l'a coupée du monde, personne ne doit troubler l'attente. Impassible en apparence, elle s'oblige à fixer son attention sur le siège avant - celui du conducteur - jusqu'à oublier l'enfant, celui-ci se lasse, celui-là s'en va. Elle goûte sa victoire et le silence un peu plat qui s'ensuit, elle aurait voulu qu'on la délivre, comme une princesse à sa fenêtre, tout en haut du donjon. La princesse ne pleure pas, elle reste sagement à la fenêtre en lissant ses longs cheveux, il faut beaucoup de temps pour qu'ils poussent et que le chevalier puisse s'en servir comme d'une liane mais elle est patiente. Après cela, elle pourra rire en montrant son bébé du balcon, devant la foule en liesse. Il doit y avoir une suite à cette espèce de triomphe au balcon mais elle ne la trouve pas. L'histoire s'arrête donc sur cette image, la petite fille la délaisse comme on oublie un jouet, sa chaussure est bien plus intéressante, un peu râpée au bout, c'est parce qu'elle tombe souvent, à force de courir. Quand elle bouge les orteils, on ne voit rien à cause

de la chaussure, pourtant ça s'agite à l'intérieur. Elle joue à faire du mouvement à l'intérieur de son corps sans que cela se voie, personne ne doit rien remarquer, elle contracte les muscles de ses cuisses sous les plis de sa jupette, personne ne doit voir qu'elle est abandonnée dans cette voiture, mais le mouvement des jambes s'intensifie. Absolument hors de contrôle de la petite fille, les jambes s'agitent de plus en plus vite, très haut, avec force, jusqu'à avoir mal au ventre, là où on débloque la ceinture mais il ne faut pas y toucher, chaque chose à sa place, il faut toujours attendre avec cette corde en travers du ventre.

La petite fille a faim, elle glisse sa menotte dans la rainure, espérant trouver un bonbon oublié mais elle ne ramasse qu'une grêle de saleté. Elle sait qu'on peut mourir de soif et de faim mais pas si vite, il faut plus de temps pour mourir, on agonise et tout à coup - sans que personne ne le remarque parce c'est à l'intérieur du corps - le cœur s'arrête. Elle ne veut pas mourir, ça non, même abandonnée par maman, même seule au monde. La petite fille frissonne de dégoût en regardant sa main sale, la voiture est pourtant si bien entretenue. Cette voiture a représenté de longues tractations entre ses parents.

La petite fille se souvient des conversations téléphoniques sur la tenue de route et les performances des moteurs, des journaux avec des photos, des tableaux comparatifs sur lesquels le couple se penchait avec une attention qu'elle ne comprenait pas.

A cette occasion, elle a surtout retenu que l'argent est très important. Donc, sa mère ne peut pas être partie en abandonnant sa voiture, elle va revenir la chercher, tôt ou tard il faudra la mettre au garage. Cette logique rassure la petite fille, cela lui permet de calmer l'agitation qu'elle ressent au niveau des côtes et des deux côtés du crâne ; ça fait plutôt mal, c'est fort et aussi c'est doux parce que cela signifie qu'elle est toujours vivante. En sentant le calme revenir dans son corps, elle apprend qu'elle peut influencer sur son état intérieur, elle n'est plus le jouet d'autrui. Si elle a cette capacité, c'est qu'elle ne vit pas seulement au travers du regard des autres mais pour elle-même. La petite fille éprouve alors une affection puissante pour sa propre vie, elle la chérit. Elle est devenue une personne vivante. Cette nouvelle connaissance est une véritable révélation, une évidence qui naît dans son cœur et traverse son corps avec force, dans une sorte d'urgence vitale, comme si elle reprenait de l'air après avoir longtemps retenu son souffle.

Alors la petite fille se met à pleurer, elle pleure de grosses larmes tièdes et bien salées. On peut les goûter en passant la langue sur ses lèvres. Elle pleure à gros hoquets, attentive aux soupirs qui la traversent, parce que c'est bien agréable de sentir la vie se glisser sous ses côtes, là où le cœur bat. Elle se voit dans les bras de sa mère pour un câlin réparateur, elle a trop chaud mais c'est une sensation plaisante, elle se serre fort avec ses propres bras et ferme les yeux. En se berçant dans cette position, elle parvient à pleurer encore un peu. Le bruit de la portière fait sursauter l'enfant, elle croise le regard de sa mère, un court instant car celle-ci jette une baguette de pain toute fraîche sur le siège avant et s'assoit à la place du conducteur en disant «*C'est ridicule, regarde dans quel état tu t'es mise.*»

Prise de stupeur, la petite fille sent un liquide chaud tremper sa culotte, sa jupe, certainement les sièges de la voiture. Elle jette un œil dans le rétroviseur : sa mère est occupée à la manœuvre pour sortir du créneau, on entend le bruit des clignotants. Alors l'enfant ne fait aucun effort pour se retenir, ses fesses maigrichonnes sont bientôt baignées de pipi, elle en ressent un intense soulagement et une immense satisfaction.

Laity Ndiaye

Hippocampe

Trouver chaussure à son pied
Pour ce que tout dépasse pour lui laisser
Un goût salé de sueur mêlé au vent
Trouver enfin une forme aux fantaisies
D'un nuage que transperce une étoile filante
Témoin de ses plaintes vespérales voilà
Là-bas le loup hurlant qui forme une tête à la colline

Oublier : mode d'emploi ?

L'air est chaud et lourd
Inspirer semble m'étouffer

Quand donc se couchera le soleil
Quand tu auras fait le sacrifice de plonger nu dans nos yeux

Quand donc se couchera le soleil
Quand tu remueras ton regard dans le liquide de nos pupilles

J'ai perdu la face devant vous
C'est le nouveau moi enchaînant gouffres sur gouffres

Tiens plus loin encore un nouveau gouffre
Cette nuit d'aujourd'hui mourra dans le noir miroitant de vos pupilles mortes de rire

Contributions des “Chantiers d’écriture”

L’oiseau à tête orangée, gorge mauve et plumage jaune - Extraits
Patrick Fourets

«La dispute durera tant que les hommes et les femmes ne se reconnaîtront pas comme des semblables, c’est-à-dire tant que se perpétuera la féminité en tant que telle.»
Simone de Beauvoir

Pierre se doit d’apprivoiser l’oiseau à tête orangée, gorge mauve et plumage jaune.

Séjour en Normandie - chaumière d’héritage familial - Pierre, photographe en son musée. Carole s’y promène dans une élégante robe au décolleté plongeant, coupe ajustée à son corps. Elle oscille parmi le bric-à-brac de meubles et d’objets déposés ici et là. Assise, dos à la bibliothèque, elle salue les caricatures peintes de moines joufflus, assiettes accrochées au mur. Pierre saisit l’esquisse de son sourire. Discrètement, elle déboutonne sa robe, pour laisser apparaître l’oiseau à tête orangée, gorge mauve et plumage jaune. Puis debout, elle montre la fresque toute entière, l’exposant aux lumières printanières provenant de la fenêtre ouverte. Ils s’amusent. Le soleil prend part au jeu. Il les appelle sous la véranda. Carole s’offre avec l’apparente arrogance des femmes sûres de leur séduction. A-t-elle oublié l’ablation de sa poitrine ? Pierre la photographie : plaisir simple. La robe virevolte, jeu de hanches. Jeu de mots : *«Madame, vous avez su conserver avec le temps, les mêmes rondeurs harmonieuses au bas des reins, félicitations.»* Carole, visage rayonnant de malice. *«Tu roucoules, à la bonne heure. Vous allez pouvoir satisfaire votre curiosité, Monsieur. J’ai décidé d’obliger mon photographe à réaliser des photos en nu intégral !»* *«Vous êtes bien celui-ci ? La lumière est douce, le jardin derrière ce vitrage offre un cadre convenable, n’est-ce pas?»* *«Désolé, je suis photographe animalier. Mon rôle consiste à mettre en valeur votre oiseau à tête orangée et gorge mauve. Rien de plus.»* *«Votre épouse, m’a donné son accord, ne vous en déplaît !»*. D’un geste, elle dégrafe sa robe, tourne sur elle-même. Elle est nue. Pierre exécute quelques prises de vues.

Un songe : *Cette série de clichés peut-elle avoir une valeur thérapeutique ? Carole s’est mise à nu corps et âme : les images elle veut les exposer. Oui, je vais raconter mon histoire en public, en toute vérité pour dire je suis !*

Un homme a posé un sourire dans tes yeux. Tu as compris qu’il est possible de gommer d’un regard, la représentation symbolique et millénaire du sein !

L’apparence s’efface pour mettre en valeur “l’invisible” : la reconstruction psychologique.

Paris, quartier du Marais, une galerie d’art. Au rez-de-chaussée, un buffet est dressé : brouhaha de cocktail mondain, soir de vernissage, foule inattentive à l’exposition proposée ! Les gens se bousculent : coupe de champagne et petit four. A l’étage, une autre ambiance : des femmes discutent par petits groupes, artistes de cet évènement, la plupart coiffées d’un foulard de couleurs vives, ou d’un bonnet élégant. Certaines portent une perruque. Fratrie : solidaire et attentive qui témoigne, utilisant un art différent. Des sculptures, de femme à sein unique, côtoient des croquis de nus au fusain d’un corps endommagé. Un diaporama explique l’histoire d’une autre femme,

son accompagnement. Vient une série de poèmes et les images de Carole. Pierre ne goûte pas aux compliments qui lui sont adressés. Il est ailleurs, bouleversé par le travail artistique de ces femmes. Quel appétit de vie ! Quelle résistance au mal. Il devine les joies à venir. La maladie angoissante au funeste dessein ressemble à un mirage. Peut-être même que cette exposition, noire ironie, est une cérémonie funèbre de la mort des métastases : ci-gît le cancer du sein.

Le songe d'une femme : « *Qui étais-je vraiment avant la maladie ? Le cancer semble m'avoir révélée.* »

Un cercle de femmes se forme, en son centre une danseuse à la chorégraphie saisissante.

La bande musicale contient une chanson intemporelle : « *sur le pont de Nantes un bal y est donné, sur le pont de Nantes un bal y est donné...* » A la taille de la danseuse, une ceinture de poupées, autant de symboles représentant les soumissions de la femme. Elles se détachent une à une, offrant une liberté de mouvement, une légèreté, une respiration du corps. La musique s'arrête. L'artiste retire sa perruque blonde, puis sa calotte noire, laissant apparaître une chevelure rase faite de jeunes pousses qui deviendront de longues mèches dans l'attente de recevoir la caresse de la main d'un homme aimant. Note d'espoir faite de bientôt, de peut-être. Applaudissements. Pierre fixe le visage de la femme d'une quarantaine d'années. Applaudissements, le cercle des femmes entoure l'artiste. Applaudissements, un bouquet de roses parvient dans ses mains. Applaudissements, la chorégraphe est à ses côtés. Applaudissements, applaudissements encore, plus forts. Pourtant la clameur s'estompe dans l'oreille de Pierre dont le corps tressaille. Face à lui, un portrait de Carole dédié :

*Ma poitrine absente
L'oiseau à tête orangée
Lumière à venir.*

Deux mains se sont posées de part et d'autre du visage de Pierre, formant étau. Le parfum qu'il respire, il le connaît. Le baiser posé sur ses lèvres, c'est celui de son épouse. « *Carole est heureuse, tu l'as bien aidée, regarde comme elle est belle, je t'aime !* » Pierre dévisage Claire avec plaisir. Tout est rire en elle. Elle absorbe le malheur comme un trou noir la lumière. Pourtant, il l'a vu prostrée, cachée derrière la porte de leur chambre, le jour où elle a appris le cancer de son amie. Ils se penchent ensemble sur le livre d'or. Quelqu'un a écrit : *belle peau neuve* ; un autre : *oser se laisser regarder pour se sentir vivant* ; et cette phrase : *il faut réapprendre à être caressé pas forcément dans le sens du poil.*

Tout est dit. Pierre a convenu de laisser les femmes entre elles. La foule est clairsemée près du buffet : presque plus rien à grignoter ni à siroter. Ceci explique cela pense-t-il en franchissant la porte.

Claudine Guillemin

Tilleuls pansés

Quatre tilleuls tristes
Discrets derrière l'église
Été deux mille treize

Marie-France et moi
Tricotons avec plaisir
Habits insolites

Burlat, sang et vie
Neuf rayures répétées
Chausses de trois mètres

Blancs de pureté
Mélodies de rythmes souples
Stop, ponctuation

Napoléon rouge
Place de la Jamais contente
Vêtus à l'automne

Tiretés légers
Rappels d'alternances fines
Invisibles obstacles

Grenats décousus
Rouges virant à l'orange
Décoloration

Vagues perturbées
Couches gorgées d'eau qui pendent
Forts tourments multiples

Du déshabillage
Subsistent inaccessibles
Rameaux préservés

Prosopopée

La liberté n'a pas de prix.

J'ai quitté un mari grossier et brutal qui ne pensait qu'à la chasse avec des gens de cour portés sur le vin rouge. Il me laisse mon fils qui prend soin de moi contre la pension obtenue grâce à la vente de mes livres.

Je sais qu'il aime comme moi sentir les caresses du vent, le vent chaud de l'été qui exhale les blés murs, le vent doux à l'automne qui soulève l'humidité des lits de feuilles rouillées, le vent froid de l'hiver qui stimule en marchant, le vent frais du matin au printemps arrivant. Je sais que, comme moi, tu aimes le vent de la liberté.

Avec une épuisette, nous chassons papillons et insectes, non pour des collections mais pour les admirer, les comparer, les étudier, illustrer mes romans des choses de la nature qui évolue sans cesse.

Où allons-nous ?

Vers quelle liberté ?

Serons-nous libres encore de conserver le bleu, le bleu de Gargillesse, des chutes du moulin, le bleu du ciel d'azur se reflétant sur le lac d'Eguzon, ce bleu comme tes yeux qui sent bon l'infini ?

Du bleu, du vert aussi, le vert des bouchures, des chemins creux de saules ouverts pour s'y blottir quand l'orage menace. Il est fort dangereux de rester à cette place mais se fondre à un arbre est si délicieux ! Prendre racine en tête et sentir dans ses veines la sève qui arrive et inonde de joie de la pointe des orteils jusque au bout des doigts. Elle chauffe, elle gagne, on est bien toi et moi.

Quand tu verras un jour, la chapelle du château, va voir dans la crypte, les statues, les vitraux et laisse-toi habiter par le maître des lieux, il fait jaillir sur toi la puissance des cieux. Aux confins du Berry, viens retrouver le Jurassique. J'ai ramassé, étiqueté, listé des témoins du passé qui parlent. Je ne sais si plus tard, si plus tard il y a, un après, après moi, après toi.

Le bomus

Le bomus fait partie du règne des Plantae, sous-règne des Fugaceae, division des Gymnosperphyta, classe des Gymnospermaea, sous-classe des Myroxylae, ordre des Taxales, famille des Bomaceae, genre Bomusa GUILLEMIN, 2013.

Le terme **bomus**, Bizarre, Odorant, Magique, Utile et Spécial, est issu du hollandais **b o o m**. Baumus viendrait du latin balsamum ou du grec balsamon. Les bomus apprécient les terres enrichies en compost des pays ensoleillés sous toutes les latitudes. Les balsameros ont envahi l'Amérique latine. Les bomus forment des futaies appelées **bomais** ou **bomières**. Leur tronc grossit jusqu'à atteindre deux brassées jointes. Ils restent verts en hiver grâce à leurs feuilles fines, simples et lancéolées. La canopée peut culminer à 30 m.

Les bomus fleurissent au printemps et fructifient sept mois après. Les fruits, en boules de 6 à 10 cm de diamètre, changent de couleur en grossissant et éclatent à maturité. En climat tempéré, les bomus peuvent vivre jusqu'à 100 ans et plus. La sève des bomus est très riche en composés actifs. L'écorce blanche tachetée de brun, contient des esters benzoïques et cinnamiques efficaces contre toutes les peines. Leur résine a un effet sédatif sur la douleur. L'huile de bomus enrichit la peau. Les décoctions de feuilles, au goût mentholé, atténuent la tristesse et la nostalgie. A ce jour, il a été reconnu 11 variétés de bomus à savoir :

- Le *Bomusa fugacis*, bomus fugace, rabougri, à profiter dès qu'on le voit ;
- Le *Bomusa temporarius*, bomus temporaire très éphémère ;
- Le *Bomusa humilis*, bomus nain, le plus résistant ;
- Le *Bomusa utilis*, bomus utile, au nectar consommable chaque jour ;
- Le *Bomusa pubescens*, bomus pubère, fragile, réservé aux adolescents ;
- Le *Bomusa luminifera*, bomus lumineux, rayonnant les jours de fête ;
- Le *Bomusa giganteus*, bomus géant, qui croit au risque d'être foudroyé ;
- Le *Bomusa fruticosa*, bomus fructifère, aux fruits délicieux en janvier ;
- Le *Bomusa humanis*, bomus humanitaire, sécrétant l'élixir d'humanité ;
- Le *Bomusa toluiferum*, bomus toluène, qui soigne les affections broncho-pulmonaires.

Bonne chance pour rencontrer au moins une de ces variétés mais surtout, celle qui est la plus recherchée l'exceptionnel *Bomusaperpetualis* ou bomus perpétuel qui ne se rencontre que dans des écosystèmes très préservés en dehors de toute pollution.

Mon frère

Ma Beauce natale s'égayé
Avec le vrai printemps
Qui fait verdir le blé,
Et ouvrir le colza,
Accueille oignons et pois.
Au bord de la Conie,
Les morilles se cachent.
Là-haut, l'alouette ondule.

La vie est sève
Lorsqu'on puise l'énergie
D'une source pérenne
Pour arroser de joie
Tous ceux qui vous approchent,
Qu'on sème du plaisir
À en garnir les poches,
À remplir des silos.

La vie est peine
Quand faible, vulnérable,
On se sent isolé,
Mais si fort et solide
Si on peut s'associer
En Orion, en Carène
En Pégase, en Persée,
Et briller tous ensemble.

Il n'est plus.
Il est là.

Anne Houdry

Dans la rue

Elle brille.

Il roule.

Il remonte la rue, les mains dans les poches, le dos droit,

La tête haute, la capuche dessus.

Le guidon sera mouillé.

L'aisance est frappante.

Les genoux légèrement écartés du cadre.

Le pédalage appuyé est efficace et tranquille.

Il pleut.

C'est épatant un type qui pédale sous la pluie sans tenir le guidon.

Cap Coz

Ils sont dans le chantier de sable. L'éphémère mouvement.

Ils se rassemblent avant de s'éparpiller. Le vent souffle, prometteur.

Le *Laser* est un bateau silencieux, gracieux.

La dimension de la voile est modeste. Le gréement, simple.

Ce pourrait être une *marine* de Boudin ou les *Régates au Havre* de Dufy.

Le ciel est pommelé, la mer raisonnablement agitée.

Les roues des remorques tracent le sable.

Les mâts sont les axes de la composition.

Il aura fallu que d'autres débarquent d'une mer métallique sur un sable chenillé

Pour que ceux-ci, dans leurs combinaisons uniformes, tentent les records.

La constance des pierres

Continuer à lire le carnet du journal pour vérifier :

Que les hommes qui meurent aujourd'hui sont nés après toi.

Se souvenir qu'on le faisait avant, pour tenter d'approcher l'inéluctable.

Lire les notices biographiques des politiques et des autres

Et s'assurer que ceux nés en 1923, sont morts.

Et même parfois avant 2012.

Comprendre l'irréversible.

Tâter la marque du 4 janvier de cette année-là, l'assouplir.

Savoir qu'elle restera sensible et définie.

Avoir dit l'heure précise, 16h30.

Lire 1923 sur les cristaux liquides de l'horloge qui disent 19h23

Entendre parler de l'éternité des pierres, se souvenir du 17 juillet.

Tenter la mesure : arpenter ton espace, tes années. Le monde sans toi.

Pour te laisser revenir, d'abord,

Penser à toi ensuite.

Te laisser repartir dans ta nuit.

La fin de l'été
Clapotis mélancolique
La mer se retire

Deux ailes brisées
Reposent sur la jupe
Les mains de ma mère

*Parfois l'une d'elles s'élève jusqu'à son front,
l'enserme avec violence,
Extirper la mémoire effacée
Souvenirs perdus,*

L'envie de vivre s'enfuit.

Le regard au loin
Entrechoc de pauvres mots
La vie se retire

Elle se consume
Envolée au gré du vent
Toute son histoire

Elle s'appelait EVA

*Sobre, discrète, silencieuse et digne, jamais de plainte ou de gémissement, elle n'était pas une héroïne
mais une femme généreuse, à l'écoute des peines de chacun.*

*A la maison de retraite, sa chambre égayée des dessins de son arrière-petite-fille, était un lieu de
rencontre.*

Elle savait avec son bon sens relativiser les contrariétés des unes et des autres.

Sa phrase récurrente pour conclure :

«Une fin de vie n'est jamais facile pour personne»

laissait ses compagnes silencieuses.

Et moi, spectatrice, je râlais de ne pouvoir partager un moment, seule avec elle.

Je n'avais pas compris qu'elle puisait là une des dernières raisons d'être utile, d'exister.

Rage matinale
L'écume au bord des lèvres
La mer montante

La vie toujours recommencée.

Quand j'aurai coché toutes les cases

Quand les cheveux blancs auront chassé mes cheveux noirs

Quand mon visage sera parsemé de fleurs brunes

Quand l'arthrose m'engourdira le dos, les mains et les pieds

Quand je ne compatirai plus aux douleurs des autres, que je pourrai même perverse, m'en réjouir

Quand je serai plus autoritaire que réfléchi, plus acariâtre que serviable, plus insensée que sage

Quand les raisons de changer le monde avec mes camarades devenus plus rares, seront effilochées

Quand je n'éprouverai plus de désir, que la lueur dans le regard des hommes sera éteinte

Quand je ne ressentirai plus l'émotion m'envahir en entendant *Bella ciao*

Quand l'été, ma peau n'aura plus le goût du sel et l'odeur des algues

Quand je n'aurai plus de rêves, ni d'envies

Je ne boirai plus ce verre de Chardonnay dans la douceur du soir, avec vous... avec toi...

L'aigle et le héron

Ronda Lewis

Une après-midi d'été,
Promesse d'enfance,
Le destin révolu reste assez doux
Pour me bercer
Dans l'embrasse des échos vagues
Clapotant le long de la berge...
Le soleil brille lisse
et sauvage sur l'eau dansante,
Un miroir pudique qui détourne le regard
Toujours vers la surface.
Always toward the surface

Voilà la vue depuis les planches
Nées des sapins qui longent la berge
De l'étang pastoral,
Foyer de l'aigle.
Un héron passe au vol
A la recherche de poissons
Sous le reflet azur ;
Une nageuse nonchalante,
Le bonnet escargot faisant foi,
Traverse aux traits blancs silencieux.
Me voilà, devant ma tasse de café.
Je suis rendue muette
Rendered speechless

Par l'envergure des ailes
Qui remplissent d'un trait
Mon champ de vision.
Un vol puissant en piqué
Déterminé, fixé.
De cime en cime glisse l'aigle.
Et le héron reste debout, réservé.
Contemplatif, observateur
Ses pensées s'envolent,
Son repas déjà au passé...
Le héron scintille au soleil comme
La brise décoiffe quelques plumes,
Ruffled, muffled feathers

Et dans ce tableau vivant
Le bourdonnement assourdi chatouille l'oreille.
Le héron médite, ou au moins
Fixe son regard dans le vide,
Pendant que l'aigle crie sa présence sylvestre
Perché maintenant sur une branche d'épines.
Mon café se refroidit
Dans sa tasse en porcelaine.
Mon attention se dirige vers
Ces deux mondes
Réunis sur la surface du lac,
Shimmering eagle and heron rotund
L'aigle chimère et le héron en chair.

Ma tante et mon oncle réunis dans ce chalet en pin,
Complètent ce tableau
Leur jeunesse en objets d'art naïf
Crées par un peuple des mers
(ah ! mais un peuple peut en cacher un autre)
Chinook ou Viking, étrangers,
D'un autre monde et style de vie
Deux anciens pêcheurs réunis
Dans cet édifice en pin
Rempli de saumons
Et de souvenirs d'autres lacs
D'autres époques, d'autres eaux et poissons
A past I do not know

Leurs gestes rappellent le temps jadis
Aperçu dans des clichés en noir et blanc
Présentés sur une page blanche
D'un livre qui n'est pas à moi,
Les pas des connus inconnus
Serinés dans les recettes
Et les histoires et les photos.
Les noms familiaux opaques
Palpitent dans le souffle des mots,
Un bruissement qui concurrence
Le chant des aigles et des hérons
Entendus eux aussi à travers les années
Mais nouveaux à mes oreilles,

Leur existence transmise par une plume
Un os, cueillis par ma tante et mon oncle
Dont les racines se tissent avec celles des arbres.
Ma tante et mon oncle,
Une branche dans l'arbre familial
Tendue robuste par le sang et les larmes,
Par les journées partagées,
Et les nuits enneigées ;
Et par les tartes feuilletées
Remplies de mûres et de myrtilles
Soumises à la table familiale.

La preuve, look at the photos !

Je regarde et je me vois
Sous la surface de ces images,
Derrière le reflet du ciel.
Aujourd'hui je me vois,
Reflétée dans la fenêtre
Qui surplombe l'étang
Mes chaussures à l'embrasure.
Bienvenue.
L'appareil photo prêt à immortaliser...
Ce moment
Devant le lac, le ciel, le nid de
L'aigle et du héron

The eagle and the heron.

Je regarde ma tante et mon oncle qui préparent le repas
Et qui partagent commentaires et souvenirs
Avec un sourire constant... et moi

Sous le soleil calme et chatoyant, ce matin d'été
Je caresse les pierres ramassées dans leurs périples
Servant maintenant de presse-papier
Plaquant les dessous-de-plat
Sur la surface de la table sur le balcon
Qui règne au dessus du quai
Protégée par le sapin qui abrite l'aigle.
Le héron est parti ailleurs, mais il n'est pas loin
Je le sens. Le voilà !

I feel it ! There he is !

Ma tante et mon oncle me rejoignent à table.
LUI- I made some maki sushi
ELLE – here's a bottle of wine
Ma cousine, elle, apporte une caisse de fraises
Pour partager cette journée carte postale
Après un long trajet sur la route d'été.
Enfin TOGETHER
Après un jeu de piste englobant deux continents
Nous voici, surplombant le lac argenté
A l'ombre et pied nu
Barefoot in the shade

La première fois se fête avec un sauvignon blanc
Les bras frais, adoucis par la brise
Autour de la table abritée par les grands sapins
Nous buvons à petites gorgées le vin
Tissant nos histoires,
Un moment ponctué par des éclats de rires,
Encadrés dans cet instant
Étirés au passé et à demain,
Un pan regroupant
Dans un tressage locutionnaire
Des mots agiles et allégés,
Comme une danse (chasse) aux papillons,
Pendant que nous regardons, ensemble,
L'aigle et le héron.



Frédéric Cubas-Glaser - *De la Chute* (04/14)

D'exposition en exposition

Frédéric Cubas-Glaser par Claudine Guillemin

«Je ne veux pas de pleurs. La mort, on la regarde en face, les larmes [...]»

Bernarda dans *La Maison de Bernarda Alba* de Federico Garcia Lorca

À la bibliothèque d'Achères ces dernières années, Frédéric Cubas-Glaser a présenté "Mots suspendus..." d'Abdallah Akar, l'hommage à Guymarie, "Patates" de Michel Devaux. Ses œuvres personnelles d'"Al Andalus" m'ayant touchée, j'ai voulu savoir ce qui a été son moteur.

Mon moteur, c'est le regard de l'autre, celui de ma grand-mère qui a impulsé en moi sa culture espagnole, c'est l'importance de son regard sur ce que je faisais, une recherche de reconnaissance. Cubas est d'origine hispanique, Glaser est d'origine allemande ; mes ancêtres avaient dû quitter l'Espagne en 1492 ; ils s'étaient installés en Ukraine, puis en Hongrie où leur nom espagnol a été germanisé et enfin au nord-est de l'Allemagne. Je voulais tout toucher, écriture, musique, chanson, peinture. Il faut que l'enfance perde. Je passais des heures à illustrer mes cahiers de poésie, à recopier des cartes, j'étais fasciné par les cartographies d'histoire-géographie. A 30 ans, j'ai choisi en exclusivité la peinture. Je n'ai pas accepté d'initiation ; je n'ai pas eu les difficultés habituelles qu'a tout débutant à retranscrire le réel ce qui m'a permis de prendre les chemins de traverse. Je n'ai admis aucun professeur pour maître. Par contre, j'ai étudié et j'étudie en permanence l'histoire de l'Art et j'apprends encore et toujours de leurs œuvres et de leurs vies.

Au deuxième étage de la bibliothèque, revient la mémoire des tableaux exposés. La place des titres, des mots, de ce qui accompagne la peinture, est-ce très important pour vous ?

Il faut que l'imaginaire du spectateur retrouve dans les titres, des références, de quoi s'interroger. Plus ça va, plus je les simplifie, sorte de dérision, de mise en abyme de l'importance qu'on voudrait me porter.

L'omniprésence de la mort chez Federico Garcia Lorca se retrouve chez vous dans "L'enfouissement de la nuit". Ses poèmes côtoient vos tableaux à la Médiathèque Maupassant de Bezons.

Mon travail est construit comme une romance de Federico Garcia Lorca. Son œuvre accompagne toute ma carrière de vie. J'ai le même prénom, j'ai une maison à cinquante kilomètres de la ville éponyme de Lorca en Espagne. C'est un dramaturge, poète, un artiste total comme Dali et Wagner. Les ténèbres s'enfoncent. La nuit a failli m'enfouir. Depuis ma maladie, je vois ma peinture entre rêve et cauchemar, entre figuration émotionnelle et onirique. La toile est une épreuve physique, le cauchemar amène à un dégoût de la matière d'où une œuvre grinçante sur papier, clin d'œil à Goya. La peinture de jour, elle, apporte des plages de bonheur, des joies indicibles qui se constituent par hasard de la rencontre improbable des lignes, ce n'est pas pour rien qu'au XVII^{ème} on orthographiait dessin par dessein, et des couleurs. C'est la peinture qui conduit et surprend, proche cheminement émotionnel, réalité bousculée ; par exemple, si on met l'âne porté sur le dos dans une montée d'escalier à l'envers, c'est une montée vers la lumière. "L'âne sourit", âne-médecin de Goya, au chevet d'un malade, chute radieuse, on a la chance d'être à la fois vivant et mort, on flotte.

Quelle est l'importance de la couleur sur le regard ?

C'est la couleur qui est amenée à me surprendre. La peinture c'est comme une musique intérieure. A partir du moment où un processus se met en place, il faut le respecter. Je cherche à ce que le personnage arrive avec un positionnement qui surprend, un déséquilibre qui va étonner le spectateur. C'est la couleur qui prend le dessus et qui a quelque chose à dire, le ravissement d'enveloppes, de parties entières pour le laisser rejaillir. Je n'utilise pas de couleurs pures et peu de gris. Je ne recherche ni la profondeur, ni la perspective, j'ai besoin d'un regard circulaire. J'aimerais qu'on me dise « *Votre palette me fait penser à Gauguin.* » Sa manière d'appréhender le quotidien des personnes est touchante.

Frédéric Cubas-Glaser regarde, yeux fermés, vers le plafond blanc de la salle d'exposition alors que je remarque ses tennis ocre-jaune. La période d'Al Andalus est-elle finie ?

Ce n'est pas "jamais fini". La seule rupture visible : les paysages ont disparu ; dans "Liberté, Égalité, Fraternité", les personnages, au centre de la toile, flottent dans un liquide où se meut la couleur ; la vie grouille dans leur intérieur comme dans le "Jardin des délices" de Bosch. Autant dans "Al Andalus", il existait une volonté descriptive autant dans "mais enfin qui suis-je" la peinture centrée sur l'émotion prend le dessus.

Les cloches de l'église romane d'Achères sonnent et rappellent l'échéance du temps.

Je ne suis pas stressé par le temps ; je ne le suis plus ; je vais vous expliquer comment je travaille comme un maître face aux élèves. Je note sur un carnet, découpe, récolte ; puis je classe les différents sujets que je triture, colle, fais des esquisses au crayon, dessine à l'encre de Chine. Si je ne suis pas à la hauteur, je refais. La mémoire se développe et se reprend comme une part de souvenirs qui se transforme ; les parcelles restent dans les déchirures de la mémoire. Déchirer, ça fait mal mais ça fait plaisir ! On a toujours quelque chose d'étonnant à dire. Sous-jacent à un tableau, quelque chose court et ressort inopinément. Les meilleurs tableaux sont sur des refondations. Deux des trois tableaux de grand format de Bezons sont des refondations comme la toile "La liberté", brune comme el Fayoum, marouflée avec du papier népalais aquarellé. Sur une toile présentée pour la communauté d'agglomération de Cergy-Pontoise, "Carmen" courait avec deux banderillas. Des éléments de cette Carmen se retrouvent maintenant dans "Égalité". [Frédéric Cubas-Glaser sourit avant de s'exclamer « *Carmen court sous l'égalité !* » Note de C.G.]

Est-ce que le regard des spectateurs change ?

Les séries imprègnent mieux les spectateurs. Beaucoup zappent. Il n'existe pas de regard de regardant qui se fait happer par la toile. La stratégie de séries fait qu'au bout il sera interrogé par le sujet. Je n'ai rencontré qu'une fois au musée de l'eau à Lisbonne, une jeune femme, bouleversée d'émotion, qui avait ressenti l'humanité. Le rapport à l'art est exclusif. Un collectionneur m'a amusé quand il m'a conduit dans son garage où les toiles s'entassaient. Quand je lui ai demandé où était la mienne il m'a rassuré en me déclarant que sa famille voulait « *vivre avec* » dans son salon.

Voyant le pupitre de feuilles blanches à côté de ce pédagogue reconnu, je lui ai demandé quels conseils il donnerait à un artiste en herbe.

Fuir, fuir le milieu. C'est terrifiant, c'est un milieu effroyable. Il faut avoir du talent, de la persévérance et de l'opiniâtreté. Vous triomphez quand vous avez déjà un pied dans la tombe. Vous n'êtes sauvé que si vous externalisez votre création, si vous exposez aux Etats-Unis ou en Asie. Actuellement, il n'existe qu'une dizaine de personnes qui vivent de leur travail. Il est facile de berner les artistes. On se construit à partir d'une altérité, à partir d'émotions. Pour avoir quelque chose à raconter, il faut une blessure initiale et établir sa peinture comme une thérapie. Pour moi, c'est ma relation à ma mère, très autoritaire. La rencontre n'a pas pu être possible entre elle et moi. Il faut 1% de créativité et 99% d'opiniâtreté et appréhender le médium qui convient. Il existe des facilitations mais aussi des moments de grands vides. Travailler est d'utilité privée.

Qu'est-ce qui pour vous est essentiel ?

Ma préoccupation, c'est le rôle social de l'artiste. La culture est écrasée par le monde marchand, c'est un combat qui ne peut souffrir un relâchement. J'essaie de partager des connaissances et des émotions. L'évolution de mon travail à Rev'art est une réflexion sur mon intériorité. Qui suis-je, le maître ou l'élève ? Pendant 5 ans, j'étais le maître du jeu. Par la blessure de ma maladie, j'ai compris qu'on ne peut pas complètement être maître du jeu et donc qu'il fallait laisser faire. Les œuvres de la médiathèque ne m'appartiennent plus, celles de Rev'art sont mon quotidien. La constance c'est la déchirure.



Frédéric Cubas-Glaser - *Cauchemar goyesque dit Cauchemar à la dame de Pogona*

Un entretien avec le poète Hervé Martin

Par Solène Hazouard

Sans bruit, Hervé Martin prend place dans la salle aux murs d'un improbable vert pistache. Peu importe si le lieu se prête aux révélations profondes, trois participants aux Chantiers d'écriture s'apprêtent à interviewer ce poète discret et souriant, publié depuis une dizaine d'années. Né en 1953, ce technicien de formation aujourd'hui travailleur social, qui de son propre aveu ne se sentait pas autorisé à s'intégrer dans les milieux littéraires, bien qu'il y eût aspiré, dit écrire de la poésie depuis l'âge de 17 ans pour exprimer son ressenti par rapport à la vie. Toujours muni d'un carnet, il affectionne dans la poésie la promesse d'une écriture spontanée, offrant la part belle à l'émotion.

« On ne choisit pas d'écrire de la poésie. Le texte surgit d'une émotion. Parfois, le poème ne sera pas retouché par la suite, parfois il sera repris sur des années. J'éprouve du plaisir à écrire, à reprendre le texte, à la manière d'un sculpteur.

Pour retranscrire l'émotion, je me sers du rythme, de la musicalité des mots. Un poème peut naître d'un coucher de soleil ou d'un simple détail dans une scène. Il suffit que ce détail nous surprenne et que l'on souhaite arrêter le temps en l'écrivant. Chaque moment constitue dès lors un instant rare, précieux, empreint d'une émotion forte. »

De l'émotion émane l'hésitation, identifiable par des espaces vides entre les mots dans *Toutes têtes hautes*, paru en 2004 aux Éditions Henry : « Le recours à une prose ajourée a été notamment influencé par Patrice Delbourg. Je trouvais que cette particularité graphique sur la page me correspondait bien : ma parole est parfois hésitante. » L'incertitude est illustrée par le poème *Du doute*, issu du même recueil (p. 22) :

*« J'explore ma nuit profondeurs
lisières Les yeux peu à peu
s'habituent et l'obscurité Elle-même
désigne des pénombres plus claires.*

*Soudain me soupçonne
traque suspicieux
et mes mots ma voix. »*

Au fil de son œuvre, nombreuses sont les références à l'enfance et aux absents, comme en témoignent ces deux extraits du poème *V* au texte resserré, publié dans *Métamorphose du chemin* (Éditions Éclats d'encre, 2014) :

*« Qu'y a-t-il en toi
plus que ces réminiscences
qui te fondent entier » (p. 48), et*

*« Il y a quelques années
sur ce lieu de forêt
tu étais venu là
en compagnie des tiens
désormais disparus*

*Aujourd'hui
tu es seul*

*Rien ne subsiste tel
Tout arbre a grandi
Chaque paysage changé
hormis dans ta mémoire
où les visages persistent*

*Ce n'est pas le temps
qui nous vieillit
mais l'absence de ceux
qui nous accompagnèrent» (p. 53).*

Mais contre toute attente, lorsque l'on demande à Hervé Martin quels poèmes résonnent en lui plus fort que d'autres, il nous livre sans hésitation sa préférence pour ceux dédiés aux métiers, dans lesquels les blancs, en tant qu'effets graphiques, symbolisent alors non pas l'hésitation, mais le rythme du travail. *«Je les ai écrits en hommage au milieu populaire dans lequel j'ai grandi, où le sentiment de vivre passe par le travail. J'ai connu des personnes pour lesquelles le travail était une expression d'eux-mêmes. Le poème Plâtrier évoque mon beau-frère. Il met en exergue le côté très technique de cette profession et le goût pour l'ouvrage. En règle générale, je trouve dommage que les métiers manuels ne soient pas davantage valorisés dans notre société.»*

Transgressant les rôles, notre interlocuteur est aussi un lecteur et un critique littéraire. Il aspirait à donner plus de visibilité aux poètes contemporains qu'il admire, comme Philippe Jaccottet ou Lionel Ray, délaissés par les médias à son grand regret. C'est pourquoi il a fondé et dirigé pendant 18 ans la revue *Incertain Regard*, véritable forum de la poésie accessible à tous sur le web. Il revient sur cette expérience avec enthousiasme, laquelle lui a permis de rencontrer de nombreux poètes, et surtout de diffuser leurs œuvres. *«J'ai compris l'importance de lire et de relire. Il faut insister lorsque vous êtes confronté à un livre qui vous paraît obscur. Selon moi, il y a un effort de lecteur à faire. Cela va de pair avec le geste d'aller vers l'autre. La poésie est l'écrit de l'intime, ou au moins de la singularité. Il y a un rapprochement à l'autre dans la lecture.»*

Si aujourd'hui, assuré de la continuité de son projet, le poète tourne une nouvelle page pour consacrer davantage de temps à l'écriture, il ne renonce pas pour autant à continuer à s'enrichir de l'œuvre des autres à travers la rédaction de notes de lecture. Ce temps retrouvé lui permettra d'étudier plus avant les liens qui unissent son histoire personnelle, celui qu'il est physiquement et son écriture dans un mouvement d'introspection. Comme un écho à l'un de ses thèmes de prédilection, ce livre sera intitulé *Comment le poème vient au corps*.

Bien qu'il reconnaisse, voire revendique une quête de lui-même dans son écriture, Hervé Martin ajoute, avec générosité : *«Le texte, une fois publié, appartient au lecteur. L'intérêt de la poésie réside dans le fait que chacun s'accapare ce qui fait écho en lui, ce qui renvoie à des souvenirs.»* C'est sur cette invitation à l'imagination que s'achève l'entretien, avec l'envie de prolonger cet instant de poésie.

Cartes blanches

Carte blanche à Jean-Paul Gavard-Perret

L'amante sauvage

Nicole Hardouin

Partager une nuit dans tes étoiles, corps étirés, feuilles à feuilles agrippées, dialogue de la peau et du silence, de la salive et des murmures. Être un filet d'eau, soulever tes rives aux rumeurs chavirées de gourmandises, bousculer les océans, retourner la fureur des vagues pour t'ensauvager, naviguer à contre-courants sur tes abois en débord.

Je veux bien boire la mousse de l'aube si elle a les couleurs de tes jardins cachés, croquer l'écorce du jour lorsque vibronne l'alphabet de nos failles, arc de chair tendue.

Dans un cloître d'ombre mes envies prennent couleur d'asphodèles et de tubéreuses pour fouler le pavement du vivre aux jointements incontrôlés et incontrôlables. Des myriades d'étincelles irritent les pores de ma peau, réinventons des sentes, parcourons nos criques, faisons danser les lucioles dans une mantille de ténèbres.

Attendre jusqu'à hurler dans la torsion d'une lenteur subtile, attendre ivresse à portée de chair, ne pas bouger, exaspérer la soif. Nous possédons la foudre et les éclairs, filets à la reliure des cicatrices.

Une danse barbare s'origine dans l'ornière des tabous, nos branches font la roue. Ma langue-basilic cueille les boucles du soir sur le pourtour de tes lèvres

image inversée

ellipses d'eaux

envol rouge

nuit tachée de lèvres

Encerle-moi dans les échancrures des heures et le torrent de tes insomnies

couleur d'airelles.

Le désir pousse ses enchères en traversant le brasier de la source.

Serpentines coulées

Sabbat.

Pour célébrer cet office de la chair, nous demandons une chambre sans passé avec un fronton de légendes. Mon sanctuaire craque contre tes brisants. Immobile je tourne la mappemonde jusqu'à tituber, tous les continents ont ton visage. Les incertitudes s'ancrent l'oblique des chimères, elles ont ventre d'hermine.

Mes cachemires se lustrent au poil fin de tes nervures, mes buissons s'adossent à tes assises. Alluvions

embrasse-moi

tu poses les épingles d'un bâti pendant que je découds un nuage pour t'offrir trois notes de la musique des sphères

déshabille-moi

prends le temps d'habiter mes perles et vallons, tremble dans l'abécédaire des conjugaisons réinventées. Mes lèvres musardent encore et encore sur ta toison d'homme et dessinent des houles qui font trembler la mythologie des seuils.

viens

spasmes et tremblements, je veux m'ébrouer dans tes incendies, te laisser en cendre dans l'ambre de mes ombrages.

éclairs au bleu de tes veines

vanne les épis
croque-les
fais-les éclater
mange-les
mange-moi
j'habite tes architectures.

Pas à pas, pas dans pas, contre toute logique tu as passé le gué. Pourtant je ne sais rien, ni la meule ventrue, ni la mousse bleue.

Je ne sais rien, ni le bruit de la source, ni ses nacres, je veux juste encercler tes sels dans la violence et la lenteur de mes glissements, te dresser contre les embruns de mes délires jusqu'à te laisser haletant sous des houles d'effleurements, jusqu'à retenir tes tremblements dans l'écume d'un pistil

Je ne sais rien, rien,

nothing

mais j'aime le festin perlé de nos étreintes, je bois le velouté de leurs écumes. Là se tressent offrandes de sultanes, gestes d'oblates, souffle et souffre, audaces de vague, soies et rosée. Nos lèvres, alliance / alliages se fondent

calcination

enroulement des langues. Tu es le conquérant de mes créneaux, le paladin de mes murailles, ruisselantes orfèvreries.

je ne sais rien

peut-être t'ensauvager avec la lenteur du liseron et la force des hordes mauresques, bourrasques pour recouvrir ton corps, feux d'eau jusqu'à incendier l'océan,

Neptune désarmé, sirène à la fourche du ressac, à la fourche de la raison, ne me demande pas d'être habile, ni logique,

nothing

deux êtres

enroulement

vibrations

pulsion d'une sève occulte.

Tu me fais vivre à la racine de mes songes. Archet de mes fantasmes, ta langue cherche l'exigence de la mienne, mes mains ombrent la complicité de tes reins, haute portée sans bémols, dièses sur les peaux ondulations de soupirs, transes, fesses en désirade, alcôve de miel.

Je déchiffre tes pléiades, sexe offert j'écris la fable de tes galaxies, voyage intersidérale parmi des constellations révélées, perce tes douves : jaillissement.

Mon souffle maraude en croisade autour de tes places fortes. Danse sous mes paupières un phare de lumière : ton visage, visage venu, revenu inscrit dans la sinuosité de la chair; visage hiéroglyphe sur le chemin où il n'y a pas de chemin.

Tourbillon, valse lente à l'envers, à l'endroit qui taille les corps jusqu'à la moelle, pas de deux sans pas. Tu habites précisément là où on n'habite pas.

Entre silence et tremblement, manger l'absence, nuages, soleil, le début et la fin du cri de l'oiselle, brûler dans les torchères de ton corps, me noyer dans ta toison et laisser sur le pourtour de tes lèvres tous les parfums de l'Eden. Bivouaquer dans la signature de ton corps, brûlure extrême.

Frôlant tes fenaisons, mes doigts se plient un à un au-dessus de ton torse, la pulpe d'un index chasse l'ombrage du petit matin, l'écarlate d'un ongle joue avec ta poitrine tissant une éclosion

d'étincelles sur le pourtour de tes seins. Ne bouge pas, je me penche pour faire connaissance avec la saveur de ton ventre, je perds un souffle sur les syllabes de tes hanches, mes lèvres tracent une sente dans ton attente, le pont de tes cuisses livre passage à l'andante d'un chant, le mien, le nôtre.

Imperceptiblement je bouge, corps ployé, genoux à terre je suis au balcon de tes racines, tu trembles, ta respiration s'accélère, écoute les cantilènes des routes naissantes.

Le désir noue les élans, au donjon de ton abandon ma bouche festoie lentement, profondément. Je retiens le chant des fugues, parcours tes sarments, explore un cep qui s'abandonne, retiens ses gonflements, bourgeons du désir, silence au bec corail.

Serpentaire sur ton corps je porte les syllabes de ton feu à son extrême embrasement
vogue mes alphabets

je suis source, tu es puisatier.

Le soleil a étouffé les loques de l'aurore, sur la plage crêtée d'écume la mer monte à cru, au loin le port compte ses rapines, un gnome effeuille l'antiphonaire de nos regards. Après l'équinoxe de nos oraisons, je fais des traits sur le sable, halte sur les bornes du songe.

Combien de lèvres ont lissé ton prénom, l'ont mordu, lui ont donné corps ? Sous chaque bouche tu as été nouveau, tu t'es redécouvert. Oui tu m'as troublée, plaisir, douceur enveloppante étaient un hors-temps, virtualité et réalité, était-ce ou n'était-ce point ?

Gorge à gorge

Puits à puits

Spasme, sperme sueur

Avons-nous rêvé ? Les jalousies descendent sur les portes de l'amour.

Fils du vent, tu as cru pouvoir jouer avec deux arbres à la fois. Tu en as juste cassé un. Tu étais archer et je n'avais pas de bouclier. Tu as décousu les plis de l'étoile, jeté la mangue, celles où le feu coulait de tes mains d'oiseleur.

Nuit en lambeaux

Rideau déchiré

iris dilaté

colonnes fissurées

encens inodore

pierre descellée

clous acérés

cierges consumés

lys fanés

il neige sur la pente de mes hanches. Feu de ténèbres

Dans le sanctuaire des ombres tourmentées l'attente creuse la morsure, solitude aux abois, éclat obscur de l'informulé. Les souvenirs s'abreuvent au calice du silence. Dans l'infinie transparence d'un songe je communie à la nudité de l'absence, caresse les hélianthes pour avoir moins froid. Je déchiffre le cadastre des nuages en épelant ton prénom.

Ailleurs, tu as oublié la femme-louve aux frissons de rosée, aux promesses d'ombre

l'amante sauvage

dans un bouquet de menthe.

Carte blanche à Cécile Guivarch

Je n'ai jamais rêvé du Vietnam

Sabine Huynh

Je n'ai jamais rêvé du Vietnam
de ma grand-mère morte là-bas
faute de mémoire

mon pays de naissance je l'ai vu
les yeux ouverts habités
d'angoisse et d'abîme

le feu l'eau la terre
la peau les os l'or
de leurs cheveux leurs sourires

il ne reste rien
des avions des bateaux
des coques des voiles

qui en ont mené tant à leur fin
juste une poignée vers une liberté
entravée dans les souvenirs

l'enfer dans les villages
la peur au fond des grottes
le deuil dans les rues

civile la guerre
il paraît que c'est humain
militaire aussi surtout

et perdre c'est quoi
sinon perdre ceux qu'on aime
au départ des hirondelles

apatrides les spectres
se battent à bouche nue
vivants ou morts on ne sait

autour du sang la mer
reflets et filandres
qui blessent ma rétine.

(poème extrait d'une série en cours, sur la guerre, et publié dans la revue *Bacchanales*, 51, novembre 2014)

ciels et nez encombrés la lumière de là-bas
comme une lame de fond au cœur d'ici pas
vivrattendre

je mets en carton mon amour aux ailes froissées
ma très grande fatigue et tous
les possibles imaginés dans la très
grande maison où le miracle a eu lieu
j'emballe papier bulle l'ensemble avec
précaution croise les doigts crache trois
fois par terre que rien ne casse

un peu maman tête empaquetée parfois
de trop s'exiger à coup de mieux mieux
mieux et jamais ça va son buro ses
papiers ses petits mots loin loinloin

éveillée pas la lune inquiétude dans les
narines une odeur de cuisine j'écris au
bord du lit par-dessus toi qui grogne tout
contre moi j'écris au milieu de la nuit
entre deux de tes réveils puisqu'il n'y a
plus ni soir ni matin

retour à la ville sous une pluie du temps
d'avant les rires et la vie recommencée
sous le ciel d'ici dans une maison où se
blottir les jours de gris un soupçon de
méditerranée blanche et bleue sa courette
à l'horizon rayé d'un fil à linge

À Claude Lévesque

Après midi, après minuit, la lisière.
Peut-être, sur la tranche, une particule encore

mi-loin, mi-près.

J'attends qu'il fut.
Peu importe s'il tombe, il vit, il résonne,
Il *falaise*.

La craie le couvre, heure grave, il s'étonne.
Le marche pied du 9 garde son pas, il suspend la garde,
je n'ai pour me souvenir que ce degré blanc.

(où es-tu risque *nulle part*, respire-tu l'ombre de la frontière,
de la vie à la vie, trébuches-tu
j'agrippe le calcaire, aux Andelys – point d'escale,
la mort a cru, la mort avale).

De là contemple,
le méandre, tu es la boucle,
château bascule, jeu d'enfant (6 ans),
j'espère toujours le *cœur* reste sur la crête blanche, linceul,
je sais ici l'ombre, chaque souffle même.

le 9 septembre 2015

mon père avait
dans son appartement
une lumière blanche
venue du gris du jour
les voitures passaient
sous ses fenêtres
le bitume les murs
la moquette
suintaient d'une forme
d'absence

parfois sur sa chaise
il s'affaissait
de trop de sucre
ou pas assez
parfois il ne
se relevait pas

il a vécu dans un
studio sous les toits
avec la lumière des
velux les étudiants
à côté faisaient
la fête et lui à
ne pas pouvoir dormir

est-ce de mon père
que je tiens
ce goût pour
le dénuement
ne pas entasser
mais élaguer
aller à l'essentiel ?

Carte blanche à Hervé Martin

Ici, sous tant de ciels

(Poème)

Georges Guillain

Feuilles
diminuées de ce matin

mouillé

dans le jardin de la Sous-préfecture

un oignon
rouge dans la main

amateur des jardins Il ignore tout du Père
Camelli de l'émotion qui le saisit à la vue
de la fleur du camélia quand celle-ci avait encore
un autre nom - c'était quelque part dans l'orient
extrême sur la route du thé - ce jour-là sans doute
qu'il en remercia - à une majuscule près
ce n'était pas si bête - simplement

Il passe

mais parce que cela fait longtemps
qu'il n'a plus écrit de Poème Il est content
de ce début d'averse qui recoloré
autour de lui les choses simples

le Ciel

patiné d'ombres l'espace entre le vide
et sa pensée s'emplit des tuiles avivées du toit
aussi du bleu qui reste sous

autrement

Il

regarde aussi

se former lentement

le mot

autour d'un
autre mot

le ciel

qu'on ne voit pas

vivre

plus ferme qu'il serrera

entre ses mains

quand il prendra des nouvelles du monde
plus tard
par la Télévision

en attendant

Il n'emporte avec lui que
des lambeaux d'espace qu'il a pu détacher
de certains mots

vieillir manger dormir

les ustensiles de sa vie

nuages pensées présences Il prend le monde
au ralenti sans trop savoir ce qu'est le monde une forme de beauté menteuse peut-être
à force d'en parler

quand même

Il essaie de mieux voir son chemin
pas avec la lampe qui déforme sa poche avec
espoir et même les jours ordinaires quand après
la fatigue de savoir que rien ne lui a été donné
spécialement à vivre / il s'enfonce

dans la lenteur humaine

bien qu'aujourd'hui à force d'y penser

Il sente

qu'elles empliraient presque sa bouche
avec la douceur

de l'eau

et jusqu'à la morsure du sel
qui sèche aussitôt
sur ses lèvres

*les choses lentes
dans le ciel*

et ce dimanche des Rameaux

que ne marquera cette fois aucune entrée
solennelle Il pense qu'il ne sera bientôt
qu'un souvenir : qu'aura-t-il façonné en lui aucun
hymne aucune ode à peine une élégie mais juste
la pensée qu'il lui faudrait demeurer ici plus haut

que vivre / simplement attentif

parmi tout ce qui renverse



Frédéric Cubas-Glaser - *Cauchemar goyesque (04/14)*

Page 99, journal d'un lecteur

Jean Perguet

Inspiré par *L'écrivain imaginaire* de Jean-Michel Maulpoix, *Soumission* de Michel Houellebecq, *Le principe* de Jérôme Ferrari, *Otages intimes* de Jeanne Benameur

Je ne sais plus qui, sûrement sur France Inter, affirmait que pour se faire une idée d'un livre, au-delà de la quatrième de couverture, il allait directement à la page 99 - bien des livres ont au moins cent pages - ce moment où le livre hésite entre récit et roman, où l'essoufflement peut se faire déjà sentir. La page 99 est donc son "perce fût", soutirant un peu du cru à goûter, livrant couleur de robe, arôme du nez, sans risquer de dénaturer l'ensemble de l'ouvrage.

Page 99 sera donc le nom de ma rubrique, celle qu'*incertain regard* veut me confier au moins quelque temps. Le "journal littéraire" d'un lecteur vadrouilleur de la bibliothèque d'Achères.

L'écrivain imaginaire de Jean-Michel Maulpoix dominait une pile de quelques livres sélectionnés par Gérard Noiret pour un des "chantiers d'écriture" auquel je participais exceptionnellement pour préparer la nouvelle aventure d'*incertain regard*.

«*J'aime les rythmes et les figures changeantes du monde qui est le mien : ses départs brusques et ses escales improvisées, ses trains de nuit qui grincent et leurs rideaux tirés, ses gares où l'on bat la semelle, ses cafés noirs que l'on partage avec ceux qu'on ne connaît pas, et la gamme entière de ses paysages qui se déhanchent ou qui s'enfuient par la portière à contre-sens. J'aime la façon dont il m'assaille et dont il m'ignore, la nudité même qu'il m'impose et la langue aiguë qu'il me parle. J'aime aller et venir entre le côté des livres et celui des gens, entre l'avion, la chambre et l'autobus, entre ici et ailleurs, quelqu'un d'autre et personne, quelque part et n'importe où. En chaque endroit, je suis chez moi, quoique contraint de m'en aller toujours, ne pouvant me poser nulle part puisque ma demeure est partout.*»

Bingo ! Prose fluide et précise comme un paysage à découvrir. Mots simples et suggestifs qui rythment, sonorisent, parfument (ses gares où l'on bat la semelle, ses cafés noirs). Une invitation au voyage.

J'aime la littérature de voyage. Vais-je découvrir ici, encore, un écrivain voyageur ?

Je saute quelques pages.

«*À Calais, les voitures des mangeurs de frites sont garées en rang d'oignon face à la mer, quand le vent gris et le froid du soir fait voler les papiers sur la plage aux eaux basses. On vient en amoureux ou en famille regarder les ferries s'en aller dans le crépuscule. On a baissé les vitres pour se sentir plus près de la mer et observer le bleu qui vire à l'encre noire, avec des bouquets de violettes, des roses et des pelures d'oranges. On aime l'infini mis à plat et l'odeur de friture d'un petit cornet gras et tiède. Des grains de sel au bout des doigts.*»

La marque poétique est exigeante de par la sincérité qu'elle exige. Elle emprunte à la photographie les couleurs chaudes d'un kodachrome. Elle y ajoute le mouvement cinématographique et la saturation d'un technicolor. Elle se campe dans le réel par cette odeur de frites.

J'emprunte immédiatement ce livre que je ne lâcherai plus de la première ligne - «*Un écrivain est une créature imaginaire. On le rêve, on ne le rencontre pas. Il n'existe pas, il fait semblant. Ce n'est guère qu'un nom, une espèce d'image convenue ou de légende tardive, la photographie d'un homme seul fait de plusieurs*» - à la dernière - «*Je n'aurai jamais pour église que ces minces monuments*

de papier qu'on appelle des livres. Ils me préservent de la tentation de croire et me contraignent à demeurer à la disposition de l'amour. Je m'offre en eux et je reçois, je m'agenouille, me relève et me couche. Mon ciel et moi allons boitant ; c'est là ce que j'appelle écrire» - et moi lire... avant de plonger dans sa bibliographie afin de prolonger cette savoureuse et émouvante rencontre par une future deuxième lecture.

J'y glane d'abord cette citation : «Le poème en prose est un objet mélancolique, tendu entre l'éternel et le transitoire, le désir de beauté et la conscience de la laideur.» Elle caractérise bien ce livre que je quitte.

J'y trouve ensuite ma lecture suivante, *L'Amérique n'existe pas*, édité en e-book, impressions de voyage et photographies. Je survole quelques photos avant d'entamer sa lecture. Oui, décidément, Jean-Michel Maulpoix a le sens de l'instantané.

Quelques livres et une polémique journalistique plus tard, j'ai rattrapé un retard de lecture, la quasi-intégrale de Michel Houellebecq d'*Extension du domaine de la lutte* à *La carte et le territoire*, afin de goûter au sulfureux **Soumission** que m'avait recommandé, sur France Inter, Bernard Maris, que je regrette encore et encore.

«... je n'avais que quarante-quatre ans. Que serais-je quand j'en aurais cinquante, soixante, davantage !... Je ne serais plus alors qu'une juxtaposition d'organes en décomposition lente, et ma vie deviendrait une torture incessante, morne et sans joie, mesquine. Ma bite est au fond le seul de mes organes qui ne se soit jamais manifesté à ma conscience par le biais de la douleur, mais par celui de la jouissance.»

Voici où mon parti pris de commencer mes commentaires de lecture par la page 99 me mène ! Mais je ne crois pas au hasard sous forme de canular. Au fil des pages, le sexe est toujours très présent chez Houellebecq. Le sexe dans son acception la plus crue, la moins fantasmée, souvent plus pornographique qu'érotique, dans une masculinité revendiquée.

«L'information éclata, en effet, peu après quatorze heures : l'UMP, l'UDI et le PS s'étaient entendus pour conclure un accord de gouvernement, un "front républicain élargi" et se ralliaient au candidat de la Fraternité musulmane». Quels rapports donc entre le sexe et le thème du livre, la sidérante accession au pouvoir, de Mohamed Ben Habbes, le candidat de Fraternité musulmane, lors d'un deuxième tour l'opposant à Marine Le Pen, en 2022 après le deuxième quinquennat de François Hollande ? Quels rapports avec cette fracture de guerre civile qui va vite diluer les dernières valeurs d'une société occidentale vieillissante dans les compromis et la soumission à la culture musulmane ?

Quel rapport avec la troisième dimension du roman, celle portée par les références à notre culture judéo-chrétienne par l'intermédiaire de quelques témoins littéraires du 19^{ème} siècle «...l'évolution de Durtal (et celle de Huysmans lui-même), de Là-bas, dans les premières pages duquel il prononçait ses adieux au naturalisme, jusqu'à L'Oblat et La Cathédrale, c'était la conversion au catholicisme.»

ou l'un des poètes du 20^{ème}

«À ma grande surprise, d'une voix ferme et bien scandée, il se mit à réciter du Péguy :
Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Mais pourvu que ce fût pour une juste guerre...
Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle.»

Houellebecq a cette dérangeante capacité de nous interpeler, de nous choquer, mais surtout de nous affranchir en pétrissant dans une fiction cohérente les dérives de l'amour vers la sexualité

marchande, le glissement de l'économie réelle vers l'ultralibéralisme financier, l'éclatement de la famille vers l'individu, la métamorphose du discours philosophique vers le "storytelling" ; en malaxant nos origines, nos héritages sociaux et culturels ; en modelant, à partir de ses constats et de ses prémonitions, sa propre vision de notre futur ; en tranchant à vif dans notre passivité intellectuelle.

Une écriture simple, sans fioriture, sans effet de style, assortie de citations, de références, d'un nécessaire travail documentaire.

Houellebecq écorche nos phobies ou nos tabous - argent, sexe, maladie, vieillissement, solitude, pouvoir, manipulation, clientélisme - et nous oblige à lire ce que nous préférons ne voir ni entendre.

Ici, dans ce livre, il nous force à percevoir, une fois de plus, que c'est l'appétence des mâles pour le sexe, l'argent, les privilèges qui nous amènerait, laïcs, à nous soumettre à une religion que l'on craint certes, mais qui nous fascine tout autant car elle a maintenu dans ses territoires d'influence le confort du patriarcat, la sécurité de l'allégeance à des codes et à des règles. Mais surtout parce qu'elle réveille en nous quelques uns de nos fantasmes, en particulier celui d'une complaisante soumission à l'érotisme des harems des contes des mille et une nuit.

Fasciné par la subtilité de son écriture, l'évocation de ses ambiances, l'ambiguïté de ses personnages, je m'étais promis de lire dès que possible un autre roman de Jérôme Ferrari. D'autant plus que je l'avais aussi découvert en temps que traducteur du corse vers le français dans *Murtoriu* de Marc Biancarelli, glaçant mélange d'ethnologie contemporaine, de roman noir et de sonnante poésie. Deux univers très proches qui avait dû séduire le traducteur.

Sur son petit chevalet dans le format longiligne d'Actes Sud, un personnage énigmatique traversant une lumière glauque précédé de son pluvieux reflet attire mon regard. C'est plus la mention de l'auteur, Jérôme Ferrari, que celle du coup de cœur de Mélanie notre libraire, et encore moins du titre, **Le principe**, qui provoqua un achat impulsif sans lecture de la 4^{ème} de couverture ni préliminaires invitations des critiques. Pas même un regard sur la page 99. J'ai commencé comme tout un chacun par le début.

« Vous aviez vingt-trois ans et c'est là, sur cet îlot désolé où ne pousse aucune fleur, qu'il vous fut donné pour la première fois de regarder par dessus l'épaule de Dieu. Il n'y eut pas de miracle, bien sûr, ni même en vérité, rien qui ressemblât de près ou de loin à l'épaule de Dieu... Pour vous ce fut d'abord le silence, et l'éblouissement d'un vertige plus précieux que le bonheur.

Vous ne pouviez pas dormir.»

Dès la première ligne, le vouvoiement m'interpelle. Ce "vous" me positionne en témoin qui ne peut pas simplement regarder dans le rétroviseur de l'histoire mais déclenche une introspection sur ma propre formation, ma culture scientifique, mon implication dans quarante années d'industrialisation cybernétique aux effets autant positifs que néfastes.

Jérôme Ferrari me met à vif à nouveau. S'il s'empare d'un personnage, le physicien allemand Werner Heisenberg, et d'une avancée théorique exceptionnelle, le principe d'incertitude qui lui vaut le prix Nobel de physique en 1927, il met en scène les débats théoriques et les expérimentations qui traverseront le nazisme ; la course à l'armement, qui déboucha sur les génocides instantanés d'Hiroshima et Nagasaki ; l'enfermement des physiciens allemands à la fin de la guerre. Il n'écrit ni une biographie, ni un livre à charge, ni un essai philosophique. Ce livre est un labyrinthe. L'écriture est là, lumineuse et sombre à la fois. *«Maintenant c'est le monde tout entier que vous regardez s'effacer au coin d'une rue de Leipzig, un matin de janvier 1937. Vous tendez votre sébile du secours d'hiver aux passants... Vous ne pouvez plus vous rappeler pourquoi vous agissez ainsi mais*

c'est sans importance parce que le monde s'efface, le monde tout entier. Vous regardez autour de vous en essayant de comprendre ce qui a changé. Vous pouvez toucher les immeubles, sentir la pierre glacée sous vos doigts, mais vous ne vous fiez pas à vos sensations. Tout est mensonger.»

Soutenues par son style fait de longues phrases irriguées de la richesse sonore des mots, ces sensations d'incertitude, d'hésitation, de perte de repère m'accompagneront tout le long de la première partie de l'ouvrage soulevant mes propres interrogations.

Au moment où cette pâte littéraire, scientifique et historique se repose, où l'énumération de tous les savants et de leurs avancées lasse, où le style estompe la cruauté, où la fiction dédouane le réel, l'histoire bascule. Fini le lyrisme. L'écriture devient journalistique, froide comme une chambre d'accusation pour mieux me confronter aux faits, me confiner au milieu des suspects, me confronter aux coupables. «*Le soir du 6 août, le commandant Rittner s'isole à l'étage en compagnie du professeur Hahn pour lui annoncer qu'une bombe à uranium vient d'exploser à Hiroshima et il le voit se briser net, comme atteint par un coup mortel. Il le soutient, il lui glisse dans la main un verre de gin qu'il doit l'aider à porter à ses lèvres avant de le resservir...*

Ils sont soulagés de ne pas avoir construit la bombe, ils s'en félicitent bruyamment, mais ils sont aussi terriblement vexés que les Américains y soient parvenus en exploitant sans vergogne une découverte allemande.»

L'incertitude triomphe encore et le sentiment d'auto-responsabilité avec. Car, à travers ce roman, qui certes débouche sur une tragédie incommensurable - aucun de nous n'est responsable de centaines de milliers de morts - j'avais aussi en contrechamp mes propres études de physique et de mathématiques, mon métier d'ingénieur et toutes les découvertes qui ont depuis accompagné chacun de nous dans sa vie : transistor, circuit intégré, internet, temps réel, informatique sémantique et, aujourd'hui, "big data" et "réseaux sociaux".

Chacun de nous contribue aux usages, soit en consommateur, soit en concepteur, soit en producteur, soit en organisateur ; chacun de nous y trouve reconnaissance professionnelle et sociale ; chacun de nous, court, n'a pas le temps, ni le choix, de se poser, de raisonner, de sonder en lui les valeurs d'éthique, de projeter l'avenir.

«Non, les choses les plus simples, ils ne les comprennent pas.»

Jérôme Ferrari, nous plonge dans l'incertitude, qu'elle soit quantique ou universelle. Sommes-nous, nous aussi, des Werner Heisenberg ?

À chaque rentrée littéraire j'aime bien passer chez Neverland [librairie,NDLR]. Histoire de découvrir quels titres auront été mis en valeur par Mélanie au-delà de ceux qui auront été systématiquement relayés dans les rubriques des journaux et de la radio. Occasion aussi de se rapprocher de quelques vieux complices qui m'ont déjà subjugué ou qui ont fait un détour par la bibliothèque d'Achères. Cette année je retrouve ainsi Boualem Sansal dont *Le village de l'allemand* est à mon avis une lecture obligatoire pour qui veut comprendre la racine et les ramifications des événements qui, du Moyen-Orient à l'Occident, gangrènent notre fragile démocratie. J'achète son *2084* que je commenterai plus tard, lors d'un prochain journal. Mais c'est Jeanne Benameur avec son **Otages intimes** que je souhaite mettre en avant aujourd'hui.

Jeanne Benameur me séduit et m'irrite à la fois. Ces deux perceptions étant intimement liées. Tout chez elle, dans sa poésie comme dans sa prose, est sentiment. Elle puise dans l'intime d'un personnage, en fabrique une intrigue, y invite d'autres intimités. Elle brode alors autour de leurs émois, de leurs doutes, de leurs peurs. Et de cela naît un livre envoûtant où l'âme est devenue chair. C'est par jalousie qu'elle m'irrite. Celle de tant peiner, pour ma part, à dépasser l'écriture descriptive pour ne jamais atteindre comme elle l'évocation suggestive, l'observation du rien qui rapproche du spirituel.

«Elle a fermé les yeux et laisse les bruits feutrés de la ville venir jusqu'à elle. Mais c'est la voix d'Étienne qui vibre encore dans sa tête, une voix qui semble prendre appui sur chaque mot. Elle repense au phrasé si déroutant parfois des femmes qu'elle écoute, dans son bureau. Les mots qui arrivent comme appelés par on ne sait quoi et qui brusquement s'arrêtent. L'effroi. Un silence de chaos. Elle qui a appris à surtout ne pas essayer de mettre de l'ordre. C'est du chaos que reviendra la parole, si elle revient. C'est comme ça. Il a fallu apprendre.»

Ici ce ne sont que phrases courtes. Rien n'est inutile. Sentiment, bruit, silence, intonation, geste, attitude, simplement assemblés.

«Et ce visage, il sait qu'il ne l'oubliera plus jamais. Il correspond tellement à la voix. Des traits fins, sans aucune mollesse. La fermeté, la distinction, oui. Ce qu'il n'attendait pas c'est l'immense lassitude. Et quelque chose d'absent. Leurs regards se croisent. Aucun des deux ne cherche à esquiver. Pourtant il n'y a aucun partage. En silence, le constat : ni haine ni fraternité.»

Elle nous force à côtoyer, autour d'un otage traditionnel - comme l'a été Jean-Paul Kauffmann - un ravisseur, une mère, un artiste, une exilée, une humanitaire. Surtout nous-mêmes montrant que nous sommes tous otages de quelque chose ; en tout cas otages de notre histoire et de notre pudeur protégeant notre intimité d'une coupable indifférence.

En lisant ce livre - est-ce que cela a inspiré Jeanne ? - j'ai aussi retrouvé beaucoup de *La maison du retour* de Jean-Paul Kauffmann lui-même. Comme si Jeanne avait filtré ce livre, en puisant les émotions, pour construire sa propre fiction, sa propre promesse :

«Et il sait maintenant qu'il n'aura pas assez de tous ses jours et de toutes ses nuits pour aller chercher dans le monde de quoi nourrir l'espérance.»

Notices biographiques

François Bon : né en 1953 en Vendée, il publie après plusieurs années d'industrie *Sortie d'usine* aux éditions Minit en 1982, et se consacre plusieurs décennies à l'écriture contemporaine. Enseigne actuellement l'écriture créative à l'École nationale supérieure d'arts Paris-Cergy.

Valérie Canat de Chizy : publie depuis 2006. Ses dernières parutions : *Le bruit des abeilles* (avec Cécile Guivarch), *La Porte*, 2014 ; *Muraille de Chine*, pré#carré, 2014 ; *Poetry*, Jacques André éditeur, 2015.

Nora Chaouche : est née en 1970 à Belfort. Enseignante en Lettres et Histoire dans l'Yonne. Elle a écrit plusieurs romans parus aux éditions Henry. Une écriture où la syntaxe du français sert de véhicule à l'imaginaire Amazigh (Kabyle)

Frédéric Cubas-Glaser : puisant son inspiration dans l'Espagne pluriculturelle et tolérante d'Al-Andalus, ce peintre construit une œuvre symbolique et poétique, nourrie d'histoire de l'art.

Patrick Fourets : membre des chantiers d'écriture créés par Gérard Noiret à la bibliothèque d'Achères. 5 nouvelles (concours *Première ligne*), un conte pour enfants, non publiés.

Jean-Paul Gavard-Perret : né en 1947 à Chambéry, il est écrivain et critique d'art contemporain.

Martine Gouaux : des racines dans les Pyrénées-Orientales. Une enfance en Afrique puis un laborieux apprentissage de la vie en France. La région parisienne pour y fonder une famille et travailler dans le social. L'écriture enfin, comme une pose dans l'exil.

Georges Guillain : animateur depuis une vingtaine d'années de l'Association Les Découvreurs, il vit à Boulogne-sur-Mer. Son prochain livre, *Parmi tout ce qui renverse*, publié avec le concours du CNL, sortira en mars prochain aux éditions de l'Amandier.

Claudine Guillemain : géologue, retraitée de l'Education Nationale depuis 2010, active à la bibliothèque d'Achères, *Première ligne*, atelier d'écriture, elle constate combien notre biosphère est en danger.

Cécile Guivarch : auteure franco-espagnole née près de Rouen en 1976. Elle anime le site de poésie contemporaine Terre à Ciel. Ses dernières parutions en 2015 : *Renée en Elle*, Editions Henry et *S'il existe des fleurs*, Editions L'Arbre à paroles.

Nicole Hardouin : ses textes paraissent dans diverses revues et anthologies. Elle participe à de nombreuses monographies de peintres et catalogues d'expositions. Ses derniers ouvrages parus : *Soie Sauvage*, éditions Encres Vives, *Les Semelles Rouges*, roman.

Solène Hazouard : en dehors de son travail de chercheuse sur l'Allemagne, elle porte dans ses lectures un intérêt marqué pour l'humour, l'ironie et l'absurde.

Anne Houdry : photographe de formation, aime ouvrir les fenêtres. Vit et travaille en région parisienne. Ce sont ses premiers textes publiés.

Sabine Huynh : a publié de la prose et de la poésie, de la fiction et de la non-fiction, ses propres textes et des traductions. Pour une bibliographie détaillée, voir son site, *presque dire*.

François Ibanez : depuis une vingtaine d'années, il œuvre en tant que musicien dans les profondeurs de l'underground rock'n'roll. Il est également publié dans plusieurs revues : *Comme En Poésie, Recours au Poème, Libelle, Florilège, A l'Index, Capital des Mots*.

Marie-France Le Cabellec : participe au chantier d'écriture à la bibliothèque de la ville d'Achères animé par Gérard Noiret.

Isabelle Lévesque : a publié des recueils de poésie ainsi que plusieurs livres d'artiste. Dernier paru : *Nous le temps l'oubli* (L'herbe qui tremble, 2015). Elle écrit des articles pour les revues : *Terres de Femmes, Poezibao, Recours au poème, Diérèse, Europe...*

Ronda Lewis : d'origine américaine, agrégée d'anglais, elle s'intéresse surtout à la poésie et à la nouvelle.

Ariane Martenot : écrivain et musicienne, Ariane Martenot collabore avec France Culture pour des fictions radio autour de la musique. Elle écrit également des textes dans un style sobre et subtil où le quotidien s'avère révélateur.

Hervé Martin : vit près de Rambouillet. Il est travailleur social. Publié dans différentes revues, il est l'auteur de plusieurs livres dont *J'en gage le corps* (2011) aux éditions de l'Amandier et *Métamorphose du chemin* (2014) aux éditions Éclats d'encre.

Laity Ndiaye : publie des poèmes dans des revues poétiques, des plateformes : *La cause littéraire, le Capital-Des-Mots sur Paperblog*. Elle est l'auteur de plusieurs ouvrages parus aux éditions Edilivre.

Gérard Noiret : (1948), membre du Comité de rédaction de *La Nouvelle Quinzaine, Europe et Secousse*. A publié des livres aux éditions Obsidiane, Maurice Nadeau, Actes Sud.

Jean Perguet : lecteur nomade, sa seule boussole est la curiosité. L'écriture n'est pour l'instant qu'un simple instantané de ses pensées ; la forme un plaisir qui peut être partagé.

Patrick Souchon : est aujourd'hui chargé de mission pour le livre et la lecture au Ministère de l'Éducation nationale. Il est l'auteur de trois romans : *Les jours chômés ne se comptent plus* (Acropole / Belfond, 1983), *La traversée de l'île d'Yeu* (La Table ronde, 1987) et *La chanson de Nell* (Grasset, 2009)

Jasmine Viguier : a publié aux éditions Contre-allées et l'Idée bleue, ainsi qu'en revues. En parallèle elle réalise des petits livres singuliers et tient irrégulièrement un blog : *dans les marges*.

Responsable de la publication :

Véronique Forensi

Réalisation :

Service Bibliothèque et service Communication
de la mairie d'Achères

Toutes les illustrations sont de Frédéric Cubas-Glaser © F.CUBAS-GLASER

L'exactitude des extraits cités par les auteurs est de leur responsabilité.
Les auteurs demeurent propriétaires de leurs textes.

ISSN 2105-0430

www.incertainregard.com

www.bibliotheque-acheres78.fr

I, place de la Jamais contente, 78260 Achères